

LA SUISSE NOMADE: TROIS VOYAGEURS BÂLOIS

par

Lionel Gossman

(Princeton University)

"Das machen nämlich noch viele Schweizer," unterrichtet er mich, "wenn's ihnen auf die Nerven geht."

"Dass sie sich zur Fremdenlegion melden?"

"Dreihundert in jedem Jahr."

"Warum Fremdenlegion?" frage ich.

"Weil es ihnen hier auf die Nerven geht."

-- Max Frisch, *Stiller*.

I. "Fureur des voyages"

En Suisse "l'homme européen est véritablement chez lui dans son centre géographique et spirituel, enraciné dans la terre, impassible, indépendant, conservateur, encore intimement lié au passé." Ainsi C.G. Jung, reprenant pour son compte une tradition ancienne -- on la trouve notamment dans *l'Utopie* de More -- du Suisse barbare, rude, dur, insensible à la chaleur et au froid, indifférent à ce que la civilisation a de fin ou de délicat, préférant ses montagnes et ses forêts à tous les pays de la terre.¹ Le résultat du référendum de décembre 1992 sur l'intégration à l'Espace économique européen (EEE) n'a rien fait pour démentir cette idée de la Suisse comme un pays conservateur, méfiant, xénophobe, renfermé dans les innombrables petites communautés cloisonnées qui le constituent. Elle est vivement contestée cependant dans un article spirituel du Genevois Nicolas Bouvier, paru récemment dans une revue américaine.² Bouvier rappelle ce qui est évident: si la nostalgie du pays, le *Heimweh*, témoigne en effet de l'attachement des Suisses à leur pays d'origine et a été dès le début identifiée comme une maladie suisse,³ cette maladie n'a pu se déclarer que dans une population pour laquelle la nécessité ou le choix de vivre loin du pays n'avait rien d'insolite. C'est ce que beaucoup de voyageurs ont en effet remarqué, entre autres un voyageur américain du début du dix-neuvième siècle. "La Suisse," écrit-il, "est l'Ecosse de l'Europe: un pays qui fournit de bons serviteurs à tout le monde et dont les habitants se vantent tout en s'empressant de le quitter."⁴

Quitter le foyer natal, c'était le sort en tout premier lieu des milliers de jeunes gens qui, ne trouvant pas d'emploi chez eux, durent s'engager dans les célèbres régiments suisses pour le service étranger: sur une population globale d'un million et demie, rapporte-t-on, 23,000 au service de la France, plus de 20,000 au service de la Hollande, plus de 13,000 dans les armées

de l'Espagne et plus de 10,000 dans celles de la Savoie au milieu du dix-huitième siècle.⁵ (On estime à 600,000-1,000,000 le nombre des Suisses morts au service étranger entre le quinzième et le dix-huitième siècle.)⁶ Ce fut dans ce milieu de soldats mercenaires que le médecin autrichien Andreas Hofer fit son diagnostic de la nostalgie. Espèce d'entreprise commerciale, les régiments alimentent de façon non négligeable certaines trésoreries cantonales, et sont une nécessité économique aussi bien pour les membres des familles distinguées qui les commandent que pour les fils et maris des familles besogneuses qui leur fournissent la main d'oeuvre. Autant que l'homme d'affaires, le colonel suisse dépend du marché étranger et s'attend à passer une bonne partie de sa vie loin du pays. Beaucoup de Suisses, de toutes les classes, s'engagent ainsi dans le service des princes étrangers, tel ce "grand garçon fort efflanqué, fort fluet, aussi doux d'esprit que faible de corps," son cousin Abraham Bernard, dont Rousseau, chez les Lamercier, ne pouvait vivre un instant séparé ni s'imaginer qu'il pût jamais l'être, et qui mourut pourtant tout jeune, avant la trentaine, "au service du roi de Prusse"⁷; tel le père de Benjamin Constant, qui servit en Hollande; ou le grand-oncle de Jacob Burckhardt, Emanuel, qui sut si bien s'avancer dans le service du roi Ferdinand IV de Naples qu'en 1802 il fut Viceroy de Sicile et à la Restauration commandant en chef des armées royales.

The intrepid Swiss who guards a foreign shore,

Condemned to climb his mountain-cliffs no more

du poème de Samuel Rogers, *The Pleasures of Memory* (1792), était en effet un personnage connu dans toute l'Europe. La tradition du service étranger se maintient encore au XIXème siècle, fort affaiblie certes par le développement du 'principe des nationalités.' De nombreux Suisses s'engagent dans la Légion étrangère, fondée en 1830.⁸ Parmi eux le caporal Sauser, alias Blaise Cendrars, l'ami de Guillaume Apollinaire et de Max Jacob, de Chagall et de

Picasso, grand voyageur, grand poète, romancier original. Cendrars, comme on sait, perdit le bras droit en combattant pour la France pendant la Première Guerre Mondiale.

Les marchands suisses, aussi intrépides à leur façon que les militaires, s'établirent comme agents de commerce non seulement dans presque tous les pays d'Europe mais en Asie et en Amérique, depuis l'Inde jusqu'au Brésil. Parmi les Bâlois beaucoup finirent par prendre les couleurs et les accents de leurs pays adoptifs, tels les Bourcards de Nantes, les Ochs de Vienne, ou les Iselin de Londres et de New York. Le joyeux oncle Henri, établi marchand à Bordeaux, qui revenait de temps en temps à Liestal égayé de ses bonnes histoires le petit Carl Spitteler, était un personnage familier dans bien des familles suisses. A côté de ceux qui se fixent à l'étranger, il y a les stagiaires. C'est chez l'oncle de Jacob Burckhardt, qui avait monté un commerce florissant à Moscou, que Lucas, le frère aîné de l'historien, fait le stage obligatoire de tout jeune Bâlois destiné à une carrière commerciale (c'est-à-dire des fils les plus énergiques des familles patriciennes, puisque des autres on faisait des professeurs et des pasteurs). Johann Jacob Bachofen père fait le sien en 1808 auprès d'Angelo Riccardi, filateur de Bergamo, alors que ses fils, Johann Jacob, Carl et Wilhelm font le leur dans les années 1830 et 1840 à Londres, à Paris et à New-York.

Les artisans ont l'habitude eux aussi de passer la frontière. Certains s'établissent en pays étranger, tel l'horloger neuchâtelois François Bourgeois, dont le fils, né en Angleterre, fut Peintre du Roi, lequel l'honora du titre de Sir Francis Bourgeois. Tout autant que les armes et le commerce, la religion précipite de nombreux Suisses bien loin de chez eux. Les missionnaires de la Basler Mission disséminent la parole divine dans les années 20, 30 et 40 du dix-neuvième siècle depuis le Sud de l'Inde jusqu'au Caucase, depuis la Chine jusqu'aux côtes occidentales de l'Afrique.⁹ Mais déjà au dix-septième siècle certains doivent quitter le pays à la recherche d'une plus grande liberté du culte que celle dont jouit à l'époque le citoyen de Berne ou de Bâle.

Si les missionnaires et les hétérodoxes s'aventurent en pays inconnu, les artistes, eux, recherchent de préférence les grands centres ou se réunissent leurs semblables: Munich et Florence (Böcklin); Weimar, Dessau et Düsseldorf (Klee); Paris (Giacometti); Londres (le Zürichois Heinrich Füssli ou Henry Fuseli, que Sir Joshua Reynolds prit en amitié et dont les Anglais firent un des ornements de leur Académie Royale de Peinture, ou le Genevois Jacques-Laurent Agasse, ancien étudiant de David à Paris). D'autres voyagent sans s'établir définitivement nulle part, tel Frank Buchser, qui roule sa bosse de Soleure à Rome, à Paris, au Maroc, en Belgique, Hollande, Espagne, Angleterre, Grèce, Amérique du Nord, tout en faisant de temps à autre de courts séjours en Suisse où il fonde, en 1865, la Société des Artistes Suisses. C'est que dans l'ambiance souvent oppressive des petites communautés sobres, méfiantes du monde extérieur, portées aux jugements moraux sévères, et promptes -- en faveur de la paix et de l'harmonie -- à réduire aux dimensions du commun tout ce qui s'en éloigne, les artistes étouffent. "Être Suisse," au dire d'un ancien chef de la section de théâtre radiodiffusé de la B.B.C. qui s'est occupé de l'oeuvre de Max Frisch, "c'est être citoyen d'une petite communauté autonome, marquée inévitablement par une politique locale intense, laquelle tend à prendre une importance démesurée même au milieu des plus grandes crises mondiales. Le tempérament sensible de l'artiste réagit à l'influence de la politique locale par un immense désir de sortir vers le grand monde. Frisch passe ses *Wanderjahre* avant la guerre comme journaliste dans les pays balkaniques; depuis il a beaucoup voyagé aux États-Unis et en Europe. La nostalgie des climats exotiques et des îles lointaines est un thème qui revient sans cesse dans son théâtre et dans ses romans, ainsi que celui du mépris de la mesquinerie, de l'étroitesse, de la suffisance et de l'arrogance d'une petite communauté fermée sur elle-même et qui s'estime innocente des tares et des crimes de pays moins favorisés."¹⁰

Ainsi Rousseau choisit malgré tout de vivre en France; Füssli n'hésita pas entre une

Angleterre qu'il n'estimait pas particulièrement mais où il jouissait d'une grande indépendance, et le conformisme du milieu zürichoïse dont -- avec son ami Lavater -- il éprouva toute la rigueur lorsqu'en 1763 les deux jeunes gens osèrent dénoncer la corruption des milieux gouvernants, et dont, lors du retour du peintre dans sa ville natale en 1778-79, ses concitoyens ne manquèrent pas de lui rappeler le souvenir.¹¹

Parmi ces militaires, marchands, missionnaires, artisans et artistes bon nombre comptaient sans doute rentrer un jour au pays; beaucoup pourtant ne revirent jamais leur terre natale, ni les père et mère, l'épouse, ou les enfants qu'ils y avaient laissés. Ne revirent pas non plus leur foyer la plupart des centaines de milliers de Suisses qui, parfois par esprit d'aventure ou par soif de gain, ou pour s'assurer une plus grande liberté religieuse, mais bien plus souvent pour échapper à la faim, s'embarquèrent au dix-septième, au dix-huitième et surtout au dix-neuvième siècle pour inaugurer une vie nouvelle dans des pays lointains -- en Russie (Zürichtal, aux environs de Feodosia, près de la Mer Noire), en Amérique du Sud (Novo Friburgo au Brésil, Nueva Helvecia en Uruguay), en Australie, en Amérique du Nord surtout.

Un groupe important de Suisses s'associèrent dès 1607 aux émigrants anglais qui fondèrent la première colonie anglaise sur le continent américain à Jamestown, en Virginie. Genevois et Neuchâtelois établirent des colonies suisses en Caroline du Nord et en Caroline du Sud vers la fin du dix-septième siècle. En 1698, grâce à un accord entre les Bernois et Guillaume Penn, une colonie suisse fut établie à Germantown, faubourg de Philadelphie; et de cette colonie un groupe de pionniers, conduit par un membre de la famille Zimmermann de Berne (naturalisée Carpenter) se mit de bonne heure en route vers les terres vierges de l'Ouest et fonda les villes de Lancaster et de Bern dans l'Ohio. Au dix-huitième siècle l'émigration et la colonisation en Amérique du Nord devinrent affaire de commerce et de gouvernement. Berne encouragea l'émigration des pauvres et des anabaptistes en facilitant l'achat de terres en

Caroline du Nord, où Christoph von Graffenried fonda la ville de New Bern. En 1734, le Neuchâtelois Jean-Pierre Pury, à qui sa participation aux affaires de la East India Company avait brillamment profité, acheta des terres en Caroline du Sud pour les revendre à six cents émigrés suisses. Sa colonie de Purysburg ayant échoué, Berne et Neuchâtel interdirent la distribution des brochures dans lesquelles Pury faisait de la réclame pour ses projets d'émigration. En tout, cependant, plus de 20,000 Suisses passèrent en Amérique du Nord au dix-huitième siècle. Ce chiffre fut bien dépassé au siècle suivant. Entre 1820 et 1910 on estime à plus de 250,000 le nombre de Suisses émigrés aux USA seulement. Des colonies florissantes furent établies dans le Wisconsin (New Glarus, qui conserve encore aujourd'hui son caractère suisse), dans l'Illinois (New Helvetia), dans l'Indiana (New Vevey) et en Californie, vers laquelle les Suisses sont parmi les premiers à s'aventurer, et où beaucoup -- surtout des Tessinois -- sont attirés par les premiers succès du malheureux Johann August Sutter. Au cours de la seule décennie 1850-1859, plus de 4,200 paysans du Tessin, sur une population de 117,000 pour le canton entier, émigrèrent en Californie ou en Australie.¹²

Inutile d'insister sur l'apport immense aux pays d'accueil de cette population transplantée. En Amérique du Nord, on compte, bien sûr, des militaires, tel ce Frédéric Haldiman d'Yverdon, qui finit sa carrière comme Gouverneur du Québec (1778), ou Augustin Prévost, qui finit la sienne comme Gouverneur de Géorgie sous le roi George III, ou les trois généraux suisses dans les armées de l'Union et de la Confédération au temps de la Guerre Civile. On compte des diplomates et des hommes d'état comme Gallatin, des savants comme le fribourgeois Louis Agassiz, professeur de zoologie et de géologie à Harvard, ou le grand ethnologue bernois Adolphe Bandelier, spécialiste des langues et de l'histoire des peuples indiens du Sud-Ouest des États-Unis, de l'Amérique Centrale et de l'Amérique Latine, dont le nom est connu aux milliers de touristes qui visitent le "Bandelier National Monument" au

Nouveau Mexique, non loin des laboratoires de Los Alamos.¹³ Des milliers de fermiers, de commerçants, d'industriels, de banquiers, tel le père de Bandelier, qui s'était établi banquier à Highland, dans l'Illinois, vers le milieu du siècle, ou des six mille Suisses qui se battirent des deux côtés dans la Guerre Civile, on ne retient bien entendu guère les noms.¹⁴

Comme les régiments suisses et les soldats de fortune, l'émigration suisse témoigne d'un fait essentiel: que la prospérité dont jouit la Suisse depuis un demi-siècle est un phénomène tout récent dans l'histoire du pays. Au dix-huitième siècle le travail saisonnier se faisait dans le sens opposé à celui d'aujourd'hui. C'était alors les habitants du Tessin qui descendaient comme saisonniers en Italie, cherchant du travail comme manoeuvres dans les ports de Gênes et de Livourne, s'estimant heureux de se faire embaucher comme tailleur de pierres ou garçon d'écurie par tel cardinal romain. Au dix-neuvième siècle, la misère de bien de familles tessinoises, comme celle des familles du mezzogiorno italien aujourd'hui, fut adoucie par l'argent que renvoyaient au pays des émigrés qui avaient réussi et dont certains étaient devenus propriétaires de grands ranchs en Californie.¹⁵ Avant de devenir un pays riche d'accueil et d'immigration en somme, la Suisse a été, longtemps, comme mon propre pays, l'Ecosse, un pays pauvre incapable de nourrir ses enfants.¹⁶ "The noblest prospect a Scotchman ever sees," dit avec malice le Dr. Johnson au fidèle Boswell, "is the high road that leads him to England!"

Evoquons, pour finir, la légion édifiante des pédagogues qui, partie de Suisse, déferla sur l'Europe, l'Europe du Nord surtout, aux dix-huitième et dix-neuvième siècles. Tel le modeste gentilhomme Guillaume de Charrière, petit-fils du Muralt des célèbres *Lettres sur les Anglais et les Français*, qui servit de précepteur au fils du baron de Tuyll dans son château de Zuylen aux Pays Bas, et qui eut l'imprudence d'épouser la soeur de son élève, la formidable fille de la maison, Isabelle ou Belle de Zuylen, l'amie de Boswell, et de la ramener à sa petite terre de

Colombier, près de Neuchâtel, où elle se vengea de la médiocrité de son existence en écrivant des romans dont on commence seulement aujourd'hui à apprécier l'originalité. Tel le poète Carl Spitteler, qui fut précepteur en Russie de 1871 jusqu'en 1879. Tel le grand-père de Nicolas Bouvier, auteur de l'article déjà mentionné sur les vagabonds suisses, qui servait de "lecteur de français" à la cour de Weimar; tel son propre père, précepteur des enfants de Nicolae Titulescu, représentant de la Roumanie à la Ligue des Nations entre 1920 et 1936, ministre des affaires étrangères de son pays entre 1927 et 1936 et ennemi implacable des Mussolini, des Franco et des Hitler, jusqu'à sa retraite forcée de la vie politique.¹⁷ Plus nombreuses peut-être encore que les jeunes gens, combien de jeunes filles engagées comme gouvernantes en Russie (la mère de Max Frisch, par exemple) ou bien en Angleterre, en Prusse, aux Pays-Bas, où l'on comptait sur les jeunes Genevoises, Lausannaises et Neuchâteloises pour enseigner un français purgé de tout papisme. Rappelons cette exemplaire Mlle Prévost de Genève, qui corrigea patiemment pendant de nombreuses années la grammaire et le style français de son élève, la dite Belle de Zuylen, future Isabelle de Charrière, ou la fille d'un employé des postes à Lausanne, gouvernante chez le dernier Kaiser, qu'évoque Bouvier dans l'article déjà cité. Obligée de rentrer en Suisse en 1919, à la suite de la défaite de son maître et l'effondrement de son empire, la pauvre Aloyse Corbaz ne sut s'adapter, après tant d'années passées dans les palais prussiens, aux modestes dimensions et aspirations de son pays natal. Elle devint folle.

N'oublions pas, enfin -- à une époque où dans toute la Suisse l'unique université était celle de Bâle, bien diminuée aux dix-septième et dix-huitième siècles de ce qu'elle avait été au temps de la Renaissance -- tous les jeunes qui s'expatrient pour étudier aux universités étrangères, à Leyde, à Edimbourg (comme Constant), et bien sûr à Berlin, à Leipzig, à Jena, à Bonn, à Göttingue.

Dans cette abondance de matériaux, je me suis penché sur un petit nombre de cas qui

me semblent en quelque sorte à la fois originaux et exemplaires, tous recueillis dans le milieu bâlois du siècle dernier -- le seul dont je puisse prétendre avoir au moins la connaissance modeste que peut espérer acquérir un étranger curieux et bienveillant. Je pense à Johann Jacob Bachofen, le grand mythologue dont marxistes et fascistes devaient se disputer l'héritage; au célèbre historien Jacob Christoph Burckhardt; et à leur aîné, d'une autre branche du vaste clan des Burckhardt, l'explorateur Johann Ludwig ou John Lewis Burckhardt, admiré encore par les spécialistes du Moyen Orient et évoqué récemment dans un article du *New York Times* (4 janvier 1994) a propos de l'ancienne cité nabatéenne de Pétra, dont il a le premier fourni les coordonnées exactes au début du dix-neuvième siècle.

Arrêtons-nous quand même un instant sur le plus exemplaire ou du moins le mieux connu des Suisses "nomades." Car ce fut Jean-Jacques Rousseau qui le premier annonça le nomadisme universel que l'on doit sans doute regarder -- et qu'un autre "nomade" suisse, Benjamin Constant, a bien identifié -- comme un des traits essentiels de la civilisation moderne.

Malgré l'étude bien connue de François Jost sur *Jean-Jacques Rousseau Suisse*, on tient peu compte de la nationalité de Rousseau -- d'autant plus que de son temps sa patrie n'était pas encore pleinement admise à une Confédération où les francophones étaient encore bien minoritaires et pour la plupart soumis au gouvernement puissant de Berne. Dans la France une et indivisible, que le jacobinisme a rendue longtemps insensible à la possibilité que culture linguistique ou littéraire et nationalité peuvent ne pas coïncider (l'ancien régime comprenait bien mieux ces choses), on traite encore aujourd'hui Rousseau, sans hésiter un instant, d'"écrivain français." (C'est ainsi que je l'ai entendu désigner, comme si cela était tout naturel, par Philippe Lejeune, qui l'a mis au centre de ses remarquables études de l'autobiographie, à un colloque à l'Université de Yale en 1993, marquant le centenaire de l'*Histoire de la littérature française* de

Lanson, et où il était pourtant beaucoup question de reconnaître la pluralité des littératures francophones et la nécessité de revenir, enfin, sur le nationalisme culturel de Lanson!). A mon avis, l'origine et la formation suisses de Rousseau demeurent fondamentales. Or, qui ne sait que l'auteur du *Contrat social* et du *Discours sur les origines de l'inégalité*, celui qui se proclama "Citoyen de Genève" et proposa le modèle d'une république autarchique et vertueuse où tous les citoyens se connussent et fussent transparents les uns aux autres, comme Adam et Eve dans l'innocence du jardin, n'aimait rien tant qu'à s'évader et à se déguiser. Sa vie est faite de travestissements et de départs sans cesse renouvelés. Se rattachant à une tradition platonicienne et chrétienne que Descartes venait de moderniser (tout lecteur du *Discours de la Méthode* a senti l'alternance dans ce texte remarquable de deux voies par lesquelles on cherche la vérité, celle de la concentration, de l'exclusion du monde, et celle de la dispersion, des voyages dans le monde, toujours vains et décevants selon le philosophe), Rousseau dénonce certes toute histoire comme errance et décadence, aspire à échapper au changement dans un état fermé au temps, et se vante de ses origines genevoises et républicaines. Il n'en est pas moins vrai cependant qu'il n'hésite pas à s'enfuir de sa ville natale pour mener pendant de longues années sur les routes de la France, de la Savoie et de l'Italie la vie d'un vagabond, d'un homme à bonne fortunes, transformant volontiers son identité de mille façons fantaisistes. *Rousseau* se réconfigure ainsi comme *Vaussore* (de Villeneuve), *Jean-Jacques* comme le *Jacobite* anglais Dudding, objet, au cours d'un voyage, des assiduités de cette Mme de Larnage qui reçut en récompense de sa persévérance l'honneur d'être inscrite pour l'éternité dans les *Confessions*.

Pendant longtemps ce goût de l'aventure, sa "manie ambulante," sa "fureur des voyages"¹⁸ ne quittèrent pas Rousseau. "Parisien de Genève et catholique en pays protestant," "la vie ambulante," avoue-t-il dans ses *Confessions*, "est celle qu'il me faut."¹⁹ Goût (dépravé?)

de ce qu'il appelle bien "l'ineffable félicité du voyage"²⁰; réclamation de la liberté de vivre à sa guise et, dans un univers où il ne se sent nulle part pleinement chez lui, de se former une identité ou plutôt des identités possibles, telles qu'on aurait pu les imaginer dans un roman; et en même temps besoin intense de sécurité et de stabilité dans un univers où toute chose est à sa place. D'une part, émancipation, indépendance, invention, imagination, aliénation dans le monde, la condition d'artiste, d'écrivain, d'acteur -- et d'ethnologue; et de l'autre, la coutume qui se perd "dans la nuit des temps," la règle, le bon ordre, la permanence, la condition artisanale. "Rien n'était plus convenable à mon humeur, ni plus propre à me rendre heureux," lit-on à la fin du premier livre des *Confessions* dans une évocation de cette *Biederkeit* qui sera longtemps associée à l'idée qu'on se fait de la Suisse et à laquelle les Suisses eux-mêmes se conformeront volontiers, "que l'état tranquille et obscur d'un bon artisan, dans certaines classes surtout, telle qu'est à Genève celle des graveurs...J'aurais passé dans le sein de ma religion, de ma patrie, de ma famille et de mes amis, une vie paisible et douce, telle qu'il fallait à mon caractère, dans l'uniformité d'un travail de mon goût et d'une société selon mon coeur. J'aurais été bon chrétien, bon citoyen, bon père de famille, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toute chose. J'aurais aimé mon état,...et après avoir passé une vie obscure et simple, mais égale et douce, je serais mort paisiblement dans le sein des miens. Bientôt oublié sans doute, j'aurais été regretté du moins aussi longtemps qu'on se serait souvenu de moi. Au lieu de cela...quel tableau vais-je faire..."²¹ Le Livre II s'ouvre en effet sur l'exaltation (illusoire, nous devons l'entendre, mais combien enivrante) de l'évasion, de la fugue. "Autant le moment où l'effroi me suggéra le projet de fuir m'avait paru triste, autant celui où je l'exécutai me parut charmant... Quitter mon pays, mes parents, mes appuis, mes ressources... Libre et maître de moi-même, je croyais pouvoir tout faire, atteindre à tout: je n'avais qu'à m'élancer pour m'élever et voler dans les airs. J'entrais... dans le vaste espace du monde; mon mérite allait le remplir; à chaque pas

j'allais trouver des festins, des trésors, des aventures, des amis prêts à me servir, des maîtresses empressées à me plaire: en me montrant, j'allais occuper de moi l'univers."²²

De nombreux lecteurs se sont reconnus dans ce portrait de l'homme moderne, s'élançant dans le grand monde, se cherchant et s'inventant sans cesse, puisqu'il ne veut et ne peut plus se définir selon des catégories générales traditionnelles (famille, pays, religion, métier), et pourtant plein de nostalgie pour une sécurité qu'il s'imagine avoir perdue.

II. "Un immense désir de *vagari*"

Un abîme semble séparer le monde rococo du Genevois Jean-Jacques et le sérieux dix-neuvième siècle capitaliste et industriel de son homonyme bâlois. Autrement bien nanti que Rousseau, membre d'une des grandes familles de sa cité natale, Johann-Jacob Bachofen n'est cependant en aucune manière plus à l'aise dans le monde moderne dont il est tout aussi prompt à dénoncer la culture aliénée et aliénante. Fils aîné d'un des plus riches *Bändelherren* ou marchands de rubans bâlois, Bachofen manifeste peu de goût ou d'aptitude pour le commerce et se consacre à l'étude de la philologie et du droit. Il est de ceux que l'élite de sa petite patrie a décidé de préparer exprès aux hautes fonctions publiques, ayant compris que dans le monde nouveau du dix-neuvième siècle il n'est plus possible de compter, pour remplir ces fonctions, comme la tradition le voulait jusqu'alors, uniquement sur des marchands dont les fils ont succédé à la direction du commerce familial et qui jouissent par conséquent des loisirs nécessaires à la participation aux affaires publiques, et refusant d'autre part de confier l'administration de leur république à une bureaucratie salariée à l'exemple des grands états européens et des principautés allemandes. Tandis que ses frères cadets Carl et Wilhelm

entrent dans l'entreprise familiale (installée Rheinsprung, numéro 18, dans le magnifique *Weisses Haus* [1763] du grand architecte bâlois Samuel Werenfels) Johann Jacob poursuit donc ses études d'abord à Bâle, et puis, entre 1835 et 1837, à l'Université de Berlin encore auréolée de la gloire des premiers grands maîtres néo-humanistes. Au moment où Bachofen s'y inscrit, Hegel et Humboldt se sont tus, mais le jeune Bâlois peut encore suivre les derniers cours de Ranke, ceux de l'illustre Böckh en philologie, de Ritter en géographie, surtout de Savigny -- dont il deviendra le disciple -- en droit. Les anciens élèves du chef de l'école historique dans l'étude du droit forment d'ailleurs une sorte de confrérie internationale: en France Bachofen sera l'ami d'Edmond Laboulaye, qui devait championner le libéralisme sous Napoléon III; à Athenes, en 1851, il renoue avec d'anciens camarades grecs du cours du maître, devenus rédacteurs de revues savignistes dans la capitale des Wittelsbach.²³

Une université brillante, d'imposants édifices néo-classiques, une vie intellectuelle animée, de généreuses aspirations néohumanistes datant du temps de la Régénération nationale et de la lutte contre Napoléon et non encore tout à fait étouffées par la réaction politique, avaient fait de Berlin, selon Bachofen lui-même, un foyer d'attraction pour "la jeunesse de tous les pays où l'on parle allemand." Toute une jeunesse estudiantine subissait la séduction de cette atmosphère électrique. Bachofen sentit le contraste douloureux avec l'esprit étroitement commercial, la piété vigilante et souvent hypocrite, la malice et les cancans, l'état tristement diminué de l'université et les perspectives rétrécies de sa minuscule patrie au lendemain de la désastreuse guerre civile -- les "*Basler Wirren*" de 1830-33 -- qui mit aux prises les citadins (c'est-à-dire essentiellement les citoyens, ayant au moins des droits politiques passifs) et les habitants de la campagne bâloise (essentiellement les sujets de la ville) et à laquelle la Confédération avait mis fin en imposant une humiliante division du canton. La ville la plus riche et la plus importante de la Suisse alémanique s'en était trouvée réduite au statut

d'un demi-canton.

Il ne fut pas facile à Bachofen de quitter le nouvel Athènes sur la Spree pour rentrer à Bâle. Plus tard, en fait, il devait évoquer cette expérience dans l'éloge funèbre qu'il prononça sur son ami Theodor Streuber, philologue classique comme lui et rédacteur pendant quelque temps de la *Basler Zeitung*, le journal "juste-milieu" du puissant Sénateur Andreas Heusler-Ryhiner, lequel semble avoir présidé à l'éducation de Bachofen lui-même. "Comme quelqu'un qui connaissait une véritable renaissance, Streuber jouissait à Berlin de ce qui ne revient à aucune autre époque de notre vie -- je veux dire l'expérience deux fois bénie d'une plénitude et d'un contentement présents, d'une part, et d'une anticipation sûre et confiante des fruits de l'avenir, de l'autre. En quittant Berlin, il se sentit comme un homme qui s'était envolé dans un rêve, et qui en se réveillant se vit tomber durement à terre...Il éprouva la douleur double de souvenirs mélancoliques et d'un avenir sans espoir. Il s'était préparé pour une fête joyeuse, mais à peine commençait-il à boire dans la coupe, que les dernières lampes s'éteignirent et que les derniers tons se turent."²⁴

Bachofen survécut au retour à Bâle. À peine revenu pourtant le voilà reparti. L'élite de Bâle était convaincue qu'aux futurs dirigeants de la vieille cité il fallait, dans les conditions modernes, une éducation internationale. Le marchand ou l'homme d'état bâlois n'ignorait pas que les citoyens d'une petite république commerciale, dénuée de pouvoir et d'influence, devaient par nécessité apprendre les moeurs, les lois, les caractères et les langues des puissants pays voisins avec lesquels ils allaient inévitablement avoir affaire. Après deux ans en Allemagne donc, Bachofen s'en va de nouveau poursuivre ses études, d'abord en France, où il fait un stage d'un an chez un avocat parisien et admire le caractère ouvert de la vie publique, si différente, selon lui, de la cachotterie bâloise, et ensuite en Grande-Bretagne -- à Londres, à Cambridge, à Edimbourg. Toute sa vie, il lira et écrira avec facilité le français et l'anglais aussi

bien que l'allemand, l'italien ou le latin.

De retour à Bâle, Bachofen pense rentrer en possession des fonctions pour lesquelles son éducation l'avait préparé. Il est nommé professeur de droit à l'Université (1841) et élu au Sénat ou Grand Conseil (1844). Mais le scandale éclate aussitôt. Les radicaux dénoncent les manigances des grandes familles qui traitent l'état comme une propriété personnelle. Qu'est-ce qui a valu, demande-t-on, à ce fils de riche d'être nommé à une chaire de droit, alors qu'il n'a pas encore trente ans et n'a pratiquement rien fait, qu'il y a déjà d'autres professeurs de droit mais presque pas d'étudiants, et que l'Université n'a toujours pas embauché, alléguant le manque de ressources, les professeurs d'économie politique, d'italien et d'anglais que l'on avait promis au temps des "*Wirren*" dans l'intention de transformer la vieille université en une "académie moderne pour la masse des citoyens." Offensé, Bachofen démissionne, de l'Université d'abord (1844), ensuite du Grand Conseil (1845), et renonce pour le reste de sa vie à presque toute participation à la vie publique de sa patrie. Il se retire dans sa belle maison du Münsterplatz et là, exilé au milieu de ses concitoyens, outré par la campagne des *Freischaren* radicaux contre le gouvernement conservateur et catholique de Lucerne (1845-46), découragé par la guerre civile en Suisse, et par les révolutions de '48 en France, en Allemagne et en Italie, indigné par le mouvement ouvrier et par les progrès du libéralisme, même à Bâle, il se consacre à des études de l'antiquité, dont le fond constitue une critique implacable de l'idéologie moderne du progrès, de la recherche du bien-être matériel, de la démocratie populaire, et de la sécularisation des valeurs et des activités de la vie sociale. Pour lui, comme pour son contemporain français Fustel de Coulanges, la société ne se maintient que grâce à des mythes partagés et à la sacralisation des activités quotidiennes.

Selon Bachofen lui-même, ce fut un voyage en Italie entrepris en 1842 avec son père -- excellent connaisseur et collectionneur -- qui le disqualifia pour la vie de son propre temps et de

son propre pays.²⁵ Il ne s'agissait pas de l'Italie contemporaine. Le scandale dont il se sentait la victime l'avait fait revenir plus tôt que Burckhardt sur les idées juste-milieu et modérément libérales de sa jeunesse. Burckhardt sympathisa avec l'idéalisme patriotique du Risorgimento du moins jusqu'au temps des *Freischaren* en Suisse et de la Révolution de '48 à Rome. Il conserva d'ailleurs toute sa vie une sympathie vive pour son ancien professeur d'italien au Gymnase de Bâle, l'ex-carbonaro Luigi Picchioni, qu'il accepta de remplacer dans ses fonctions d'enseignant, pendant que celui-ci, retourné en Italie, combattait aux côtés de ses compatriotes pour la libération de sa patrie. Il aime de même le peuple italien -- non, il est vrai, les bourgeois et les gens de politique, mais ce qu'il estime être les types éternels de la population de la Péninsule. Pour Bachofen, en revanche, le voyage en Italie est dès le début autant et plus un déplacement dans le temps qu'un déplacement dans l'espace. Il manque rarement l'occasion de manifester son mépris pour les Italiens contemporains, en qui il ne voit que la dégradation de l'humanité antique. Ce n'était même pas l'Italie de la Renaissance qui l'attirait -- c'est à dire l'âge d'or, pour Burckhardt, de l'énergie et de l'individualisme modernes. L'Italie qu'aimait Bachofen était une Italie bien plus ancienne, plus ancienne même que la république romaine. C'était, dans ses propres termes, "una Italia ieratica e sacerdotale" -- l'Italie des Etrusques et la Rome des Rois.²⁶ Ce ne sont pas les Italiens vivants qui prêtent à sa prose souvent sèche et érudite ses émouvants sursauts lyriques, mais ce sont les morts et leurs tombeaux. C'est avant tout l'éternel paysage italien, où il prétend qu'il est encore possible de lire un passé grandiose, tout comme Baudelaire reconnaissait dans "les petites vieilles" de ses *Tableaux Parisiens* les ruines d'une race féminine ancienne et glorieuse. Les êtres qu'on voit s'agiter sur la surface du grand corps maternel sont d'une race bien dégénérée par rapport à celle qui est sortie de son sein il y a deux mille ans et qui y est rentrée il y a bien longtemps. La terre italienne elle-même cependant, *mater antiqua*, est éternelle et immuable. En cela elle fait contraste avec l'ensemble

du monde moderne, voué au progrès, au changement, à l'éphémère, à la machine à vapeur et au journal quotidien.

Ce que Bachofen cherchait dans ses voyages -- en Italie où il devait retourner en 1848-49, en 1851-52, en 1863, et pour la dernière fois en 1865 en voyage de noces avec sa jeune épouse Louise Burckhardt; en Espagne et dans le Midi de la France, en 1861; en Grèce, enfin, en 1851 -- c'était surtout le contact avec une autre vie, plus glorieuse et plus belle, plus proche sans doute dans son esprit de la condition originale de l'homme, que tout ce que pouvait s'imaginer sa petite patrie bourgeoise, économe, industrielle, pieuse et bien pensante. Et dans cette autre vie, ce qui le fascinait, c'était le rapport entre le maternel et le paternel, entre la loi naturelle et la loi spirituelle par laquelle la loi naturelle est annulée ou plutôt "aufgehoben" (sublatée). Au-delà de ces catégories opposées, dans chacune desquelles domine toujours quand même l'idée de soumission à la loi, Bachofen explore le rapport encore plus fondamental entre le féminin et le masculin, le dionysiaque et l'apollonien, le chthonique et l'hierarchique. Que Bachofen sympathisa vivement avec ce qu'il appelait le droit des mères, qu'il était fasciné même par les puissances chthoniques que la civilisation "maternelle" serait venue adoucir et socialiser, ses propres textes interdisent d'en douter; qu'il se rallia cependant à la loi paternelle, il n'est pas permis non plus d'en douter. Il y a de bonnes raisons pour croire aussi que Bachofen était sincèrement Chrétien.²⁷ On ne sait comment au juste il concilia tout cela. Ce qui est certain, c'est qu'il était hanté -- tout comme son homonyme genevois dont il aurait pourtant repoussé avec horreur tout rapprochement -- par l'idée d'une vie édénique dont l'homme se serait de plus en plus éloigné. N'était-ce pas d'ailleurs les traces d'une telle vie que poursuivait quelques années plus tard parmi les Indiens du pueblo de Conchiti, au Nouveau-Mexique, son cadet bernois Adolphe Bandelier? Le voyage auquel Bachofen invite son lecteur n'est pas sans rappeler aussi certaine *Invitation* de Baudelaire au pays où "tout n'est qu'ordre et beauté, Luxe,

calme et volupté." Ainsi dans le *Droit des Mères* Bachofen évoque une condition marquée à la fois par "l'abandon sans réserve à la vie des sens la plus luxuriante et par la fidélité à ce meilleur espoir qui s'étend au delà de la tombe" et où "aucune idée de conflit, de discipline, de péché et de repentir ne trouble l'harmonie d'une vie à la fois sensuelle et qui transcende toute sensualité."²⁸ Dans les pays méridionaux, prétend-il, le voyageur découvre un paysage où "par la chaleur et la richesse de ses manifestations sensuelles, la nature invite le mortel à s'abandonner à ses charmes et à jouir de la vie des sens sous la direction d'une religion qui cherche à l'élever non pas en réprimant, mais au contraire en développant et en éduquant sa sensualité, qui ignore la loi du conflit, et pour laquelle la distinction entre cette vie et l'autre n'a rien d'absolu"²⁹ -- c'est-à-dire où le sacré et le profane ne sont pas séparés par une barrière infranchissable. Il ne s'agissait certes pas de la religion qu'on pratiquait à Bâle.

Pour Bachofen, comme pour son contemporain français, l'historien Jules Michelet, quelque opposées que fussent leurs sympathies et leurs prises de position politiques, c'est une entreprise périlleuse que la reprise de contact avec ce qu'il est bien permis d'appeler le sacré ou l'origine, et qu'il convient de chercher, selon tous les deux, non seulement dans les traces qu'en ont gardées certains paysages naturels et certaines conditions historiques, mais par une descente vers l'intérieur de la psyché individuelle. Aussi est-ce un voyage plein de dangers que décrit dans sa préface de 1869 l'auteur de *Histoire de France*. En descendant chez les ombres, dit-il, l'historien met en danger sa raison, son identité même. "On risque d'y trouver la blanche Fiancée, si pâle et si charmante, qui boit le sang de votre coeur." Quant à lui, Bachofen raconte dans un passage de son merveilleux *Voyage en Grèce* (publié pour la première fois dans les années 20 du vingtième siècle), comment, parti d'Epidaure dans la clarté brillante du matin, il descend à la tombée de la nuit, au delà de Nafplion à la haute citadelle, vers le pays marécageux où se situe la fameuse source de Lerna, dont on dit qu'elle communique avec les

enfers et d'où surgissent de temps à autre des monstres. Voyage extraordinaire du jour à la nuit, du haut pays parsemé de bois aux marecages du pays plat, de la plus haute civilisation grecque, l'Hieron d'Asklepios, à ses origines primitives, de la pensée claire et bien articulée, des plus nobles idées spirituelles aux instincts obscurs et mal débrouillés; voyage temporel, géographique, historique, psychique.³⁰ Ce n'est pas à Bâle dans la Sankt-Alban-Vorstadt ou dans la Aeschenvorstadt, ou dans la grande Gerberstrasse, où Bachofen avait l'habitude de faire sa promenade quotidienne, s'il faut croire ce qu'il raconte à sa nièce Anita, ni dans la campagne bâloise à Binningen ou à Arlesheim, qu'un pareil voyage eût pu s'entreprendre. Pour cette sorte de voyage il faut oser s'éloigner de tout ce qui nous est familier. Selon Bachofen, comme selon Michelet, cela ne se fait pas sans danger. Dans une de ses lettres Bachofen raconte qu'après une journée passée à fouiller les antiquités et à copier et décrypter des inscriptions funéraires antiques à Narbonne et Arles, il rentre à son hôtel épuisé par la chaleur et le soleil, fiévreux et malade, et s'estime heureux de pouvoir regagner les brumes de sa vieille cité natale, qu'il salue comme un "liebes regnerisches Schützenvaterland."³¹

Au jeune homme formé par le néohumanisme allemand et rêvant d'une résurrection de la vie antique, comme au voyageur ébloui par la découverte de l'Italie et de la Grèce des temps héroïques, sa petite patrie marchande paraissait depuis longtemps un lieu d'exil: "coelum horridum, terra aspera, ut ita dicam exul," écrivit-il à un ami italien. Le thème de "Basilea horrida terra et aspera, terra aspera et tristis" traverse sa correspondance entière.³² L'idée qu'il doit quitter Rome et se retrouver parmi "nos philistins bâlois" ["*zu unsern Basler Kümmeltürken zurückkehren zu müssen*"] lui répugne et le remplit d'une véritable épouvante," déclare-t-il en 1865 dans une lettre à un ami zurichois, le savant Heinrich Meyer-Ochsner. La véhémence était cependant corrigée par l'ironie. "Le bon peuple de Bâle aime la paix à tout prix," écrit-il dès 1861 à Meyer-Ochsner. "Le peu qu'il y a d'énergie se dépense dans la gestion de banques à

credit et d'autres filouteries semblables que l'on désigne du beau nom de Progrès."³³ Lorsque Meyer-Ochnser sollicite ses conseils en faveur d'un jeune homme de Francfort qui, ayant visité Zürich et beaucoup apprécié les bals de la ville, pensait passer par Bâle, Bachofen répond: "Il faut que votre ami se résigne à ne rien trouver de la sorte ici. Je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu dire qu'on dansait à Bâle, sauf à Fasnacht, aux détestables bals populaires. Avec toute la bonne volonté possible, le seul conseil que j'aie à donner à votre jeune ami est qu'il ne s'attarde pas ici. Les habitants se couchent de bonne heure et sont disciplinés dès le plus jeune âge à avoir le moins de besoins possible. Une conférence, un interminable concert symphonique, un sermon par le père Hebich [prédicateur évangélique populaire], voilà tout."³⁴ Un quart de siècle plus tard, en 1887, Bachofen reprend le même thème dans une lettre à sa niece Anita, alors à Nice: "Un jour ici ressemble à l'autre. On se lève, on prend quatre repas et on se couche. S'il fait beau, on sort, s'il pleut, on prend son parapluie, comme tout le monde. Un jour je commence ma promenade par la Sankt Alban Vorstadt, le lendemain par la Aeschenvorstadt, et le surlendemain par la grande Gerberstrasse. Tous les matins, je prends du cacao, tous les soirs, du thé.

Wie intressant, wie intressant

O du mein herrlich Schweitzerland."³⁵

Il fallait donc échapper au pesant ennui du triste "Fabriksitz Basel."³⁶ D'où la nécessité de voyages régulièrement entrepris -- en Italie, en France, en Espagne, en Grèce, ou, plus souvent encore, à Berlin, à Dresde, à Stuttgart, à Breslau, à Londres, ou à Paris. Ce qui attirait et retenait Bachofen cependant, ce n'était pas le Paris moderne dont Baudelaire éprouvait la fascination et que Benjamin a comme consacré, ce n'était pas le Londres immense et entreprenant qui impressionnait des voyageurs aussi divers que Michelet, Theodor Fontane et son propre compatriote Jacob Burckhardt. Au contraire, Bachofen fuyait la métropole moderne

pour se recueillir dans le silence des musées, parmi les ruines d'une antiquité qui n'avait strictement rien à faire avec le monde moderne. A Berlin, en 1856, il rapporte qu'il a profité d'échanges intéressants avec de savants collègues. "Dans l'ensemble, cependant," ajoute-t-il, "je m'entretiens plus volontiers avec les morts, et je ne les échangerais pas contre tous les vivants."³⁷ Quelques années plus tard, à Paris, au milieu d'une fête fastueuse organisée par Napoleon III pour marquer l'anniversaire de son aieul, il écrit à Meyer-Ochsner: "Toute cette pompe impériale m'a semblé misérable. Mais il y avait le musée Campana. Ainsi, en l'an 1864, j'ai pu passer des journées entières chez les Etrusques."³⁸ Quant à la capitale allemande, elle deviendra bientôt pour Bachofen "das eckelhafte Berlin," le quartier-general de cette "science philologique" qu'il déteste parce que, à la suite du libéral Mommsen, elle mesure tout à l'aune du "Progrès" tel que l'entendait le dix-neuvième siècle. Les hauts lieux de la "Altertumswissenschaft," style berlinois, Bachofen les représentera toujours obscurcis par la fumée des cigares qu'affectionnaient les puissants maîtres de la philologie officielle de l'état impérial -- lesquels se révélaient ainsi aussi éloignés de la connaissance de l'antiquité authentique que les occupants de la caverne de Platon l'étaient de la connaissance de la Vérité.³⁹

C'est que pour Bachofen -- pour le Chrétien peut-être autant que pour le philologue et l'amateur de l'antiquité -- toute vie moderne est un exil. Chassé du paradis ancien, où, comme en Italie, "tout se ressent plus profondément, la douleur et la joie et le vrai sens des choses,"⁴⁰ l'homme moderne est condamné à l'exil et à l'errance perpétuels. "Le premier phénomène de l'histoire, le plus durable et le plus général," annonce-t-il dans une communication à la Société Historique de Bâle en 1864, "est l'errance, la migration, et l'errance continuera à être le sort de toute chose, tant que la vie elle-même subsistera."⁴¹ Nomadisme inévitable donc de toute l'humanité historique. Folie de s'imaginer que jamais se retrouvera sur cette terre l'origine

maternelle perdue et douloureusement regrettée. En même temps, cependant, il ne faut pas céder à l'aliénation totale, au pur hasard, à la dispersion, au décentrement de l'existence, au désespoir. Il faut au contraire lutter pour se reprendre, pour centrer sa vie sur le souvenir ineffaçable d'une origine, d'un sens dont il n'existe plus que des traces à peine lisibles. Ainsi Bachofen cite avec approbation Mme de Stael (il cite de mémoire, la citation n'étant pas tout à fait exacte): "Les années passées à l'étranger sont comme des branches sans racine," et ajoute pour son propre compte: "On n'a de solides racines que dans le sol natal. C'est là seulement que l'on puisse passer par les grandes expériences de la vie, car la destinée des familles et des états ne se déroule pas au cours d'une seule vie individuelle, mais seulement à travers une série de générations qui se suivent, les unes après les autres."⁴²

Bâle est ainsi pour Bachofen à la fois lieu d'exil (par rapport à l'Italie, c'est comme de l'eau, écrit-il avec humour à Meyer-Ochsner, par rapport au *schnapps*) et patrie à laquelle il faut rester fidèle quand même elle évolue dans un sens que l'on ne peut à aucun prix approuver. C'est qu'au milieu du désert où nous sommes tous condamnés à errer, la patrie n'en demeure pas moins un lieu privilégié par ce qu'il nous a été désigné par la Providence.

La tension entre l'immobilisme et l'errance, l'exil accepté et le retour ardemment désiré, s'exprime chez Bachofen, dans l'étude de la philologie elle-même, comme tension entre la spéculation aventurière ou le travail de l'imagination et la prudence empirique, l'intuition immédiate et la connaissance toujours imparfaite et médiatisée. D'une part, Bachofen prétend que son principe de recherche est empirique: il aime à se comparer au marin prudent qui longe la côte et résiste à la tentation du grand large.⁴³ C'est accepter les limites d'une destinée dorénavant médiocre, sans grandeur ni héroïsme, d'un éloignement inévitable de cette origine grandiose qu'il évoque sans cesse, à laquelle il aspire avec tout son être, et dont il suggère que l'on peut tout au plus espérer se rapprocher par un travail infiniment patient et dévoué – *pieux*

serait peut-être le mot juste. D'autre part, il reconnaît l'attraction puissante qu'exercent sur lui les grands voyages et les projets de partir à la redécouverte des traces physiques de l'antiquité perdue. Répondant en 1856 à une invitation de la part de Meyer-Ochsner, il dit devoir se surveiller et se discipliner: "Je ne peux pas me permettre de quitter de nouveau le port. Une fois l'ancre levée, il y a toujours chez moi un terrible danger que la côte sera vite abandonnée et que le vaisseau mettra le cap de plus en plus follement vers des pays inconnus." Six ans plus tard il revient sur le même thème. "Je ne peux vous dire quel immense désir de *vagari* couve en moi."⁴⁴ C'est que le désir de l'impossible réunion avec le monde sacré des "Mères" et d'une connaissance immédiate qui se passe de longs et pénibles préparatifs ne quitte jamais l'hermite du Münsterplatz, quelque sévère que soit la discipline qu'il s'impose. Il rêvera toujours de voyages dangereux et audacieux, de pays primitifs où "le rapport de l'homme et la nature est si intime et si dense que c'est comme si tous deux étaient encore conscients de leur origine commune."⁴⁵ Bachofen s'était intéressé de bonne heure aux écrits d'Adolf Bastian sur les peuples de l'Asie, de Heinrich Barth et de Werner Munzinger (de Soleure) sur les sociétés africaines. Vers la fin de sa vie, le vieux philologue classique entama une correspondance sur les coutumes des Iroquois avec l'anthropologue américain Lewis Morgan qui lui fit connaître, à son tour, les travaux sur "The Social Organization of the Ancient Mexicans" de "my friend, Mr. Bandelier,...a German Swiss by birth."⁴⁶

III. "Hors d'ici, voilà ma devise."

Savants dans une société commerciale, fils de bonne famille dans la même petite patrie, contemporains, Bachofen et Jacob Burckhardt se connaissaient personnellement. Légèrement

plus âgé, Bachofen recommanda son jeune compatriote à ses amis italiens, et ce fut de nouveau lui qui fut chargé en 1858, en tant que membre du *Curatel* (ou Comité de Patronage) de l'Université, d'inviter Burckhardt à revenir de Zürich pour occuper la chaire d'histoire à Bâle, ce qu'il fit avec beaucoup de grâce. Il est tout à fait typique des relations humaines à Bâle, cependant, que ses deux savants les plus distingués gardèrent leurs distances et se traitèrent avec une réserve polie et méfiante. Ils s'exprimèrent rarement l'un à propos de l'autre; Bachofen se permit cependant de marquer dans une lettre personnelle son peu de goût pour l'esthétisme de Burckhardt, qu'il paraît avoir regardé comme trop mobile dans ses principes, et trop peu sûr moralement et politiquement.

Plus souple, plus ouvert, plus complexe, Burckhardt n'en partage pas moins avec Bachofen les mêmes sentiments ambivalents à l'égard du très digne *Senatus populusque basiliensis*: impatience et loyauté; révolte et résignation; ironie tantôt tranchante, tantôt affectueuse. Et dans les deux cas la "solution" est la même: enracinement obstiné et évasions régulières, immobilisme et départs toujours renouvelés.

Dans le cas de Burckhardt, la haine de la petitesse des conditions à Bâle s'exprime plus vivement. Après près de quatre ans de liberté comme étudiant à Berlin et à Bonn, il trouve le retour à Bâle, en 1843, aussi pénible que Bachofen et Streuber, mais s'en plaint avec plus de véhémence et sans aucune trace de la tristesse élégiaque de Bachofen. "L'Allemagne m'a gâté," dit-il. "Je ne pense qu'à y retourner."⁴⁷ A Bâle, rien que petitesse, malice, rancunes. L'atmosphère est d'autant plus étouffante que, connu de tout le monde, il se sent sans cesse guetté. "On n'oublie ni ne pardonne jamais rien. Les commérages empoisonnent tout. Rien de bon ne se produit lorsque de nos jours un petit trou comme celui-ci se retourne sur lui-même."⁴⁸ "Mon Dieu! quel goût amer que celui que nous laisse le retour au 'pays' après qu'on a connu quatre ans de liberté."⁴⁹ "Bâle me sera toujours insupportable. J'espère que je ne devrai pas y

rester plus de deux ans."⁵⁰ "Hors d'ici! Hors d'ici! voilà qui est et sera toujours ma devise."⁵¹ Il avait, disait-il à son ami Edouard Schauenburg, "l'hiver dans l'âme."⁵² Comme dans le cas de Bachofen, la déception et l'isolement personnels se combinent avec la désillusion et l'amertume politique pour provoquer une crise. "J'ai la souveraineté du peuple jusque-là," avoue-t-il au temps des premiers *Freischaren* contre Lucerne en 1845 à son ancien camarade en libéralisme, le futur leader révolutionnaire Gottfried Kinkel.⁵³ Burckhardt se détache de la politique, annonce qu'il entend "s'expatrier l'année prochaine afin de poursuivre mes études en paix."⁵⁴ "Je veux être bon homme, ami affectueux, esprit bienveillant...Mais je ne puis plus rien faire avec la société," explique-t-il. "Désormais, mon attitude à son égard est nécessairement ironique."⁵⁵ Début 1846 la décision est prise. "Je me suis doucement mais irréparablement brouillé avec cette misérable époque et, pour cette raison, je vais me réfugier au Midi, beau et paresseux, où l'histoire est morte."⁵⁶

Le voyage en Italie qui dura du printemps à l'automne de 1846 ne fut pas le premier que fit Burckhardt dans la Péninsule, mais il le marqua, suivant son propre aveu, pour la vie: "L'Italie m'a ouvert les yeux, et depuis ce temps tout mon être a été rempli d'une immense nostalgie de l'Âge d'Or et de l'harmonie des choses."⁵⁷ La croyance au progrès historique qu'il avait apprise chez ses maîtres berlinois l'abandonna. Au-dessus du monde éphémère des événements quotidiens planait désormais, à ses yeux, un univers éternel d'art et de beauté -- et de valeurs morales aussi (on se souvient trop peu de cet aspect de l'anti-historisme de Burckhardt). L'histoire cessa d'être, comme pour Droysen, le critère selon lequel tout se jugeait -- au contraire, c'était l'histoire qui devait, comme autrefois, se justifier au tribunal du beau, du bon, et du vrai.

L'essentiel, pour Burckhardt, fut tout d'abord de s'évader de la mesquinerie oppressive de sa petite ville natale. Pendant un temps il pense s'installer à Berlin, où son ancien professeur

d'histoire de l'art, Kugler, l'a fait revenir pour l'aider à préparer une nouvelle édition de son *Manuel d'Histoire de l'Art*, mais l'emploi permanent que Kugler espère procurer à son ancien élève ne se matérialise pas. Au bout d'un an, Burckhardt repart pour Rome, d'où il renvoie à la *Basler Zeitung* d'Andreas Heusler-Ryhiner des rapports passionnants sur le déroulement de la Révolution de '48. L'histoire l'avait donc rattrapé là même où il avait pensé la fuir. Irruption bouleversante du transitoire, de la mesquinerie du quotidien, dans la ville éternelle. Burckhardt ne put se cacher le rapport avec les circonstances suisses, d'autant plus que les révolutionnaires romains saluaient les Suisses -- c'est-à-dire les participants aux *Freischaren* -- comme des héros. "Es ist ein Freischarenzug in kolossalen Verhältnissen," rapporta-t-il dans le journal de Heusler.⁵⁸ Quant à l'Allemagne, l'image qu'il s'était faite de ce pays avait déjà été ternie. Dès 1844 le "paradis" des années étudiantes "s'était transformé. Les choses n'y sont plus telles qu'elles étaient," écrit-il à Edouard Schauenburg.⁵⁹ Dorénavant, il n'était plus question de trouver le bonheur dans le voyage au delà des frontières de la patrie. Comme pour Bachofen, la culture moderne qui pénétrait partout faisait de l'univers entier un exil. Tout au mieux pouvait-on espérer échapper provisoirement à la misère contemporaine, se procurer une vision momentanée de l'Âge d'Or et de l'harmonie des choses en s'attachant aux traces d'un grand passé, aux oeuvres d'art, aux bâtiments, aux coutumes anciennes qui subsistent comme autant de ruines au milieu du désert moderne.

Il devint ainsi possible -- et à la fin presque indispensable -- de se réconcilier avec Bâle, de s'y rétablir. Le processus devait cependant durer encore quelques années. Revenu en 1848 en réponse à l'offre d'un modeste poste universitaire (il est vraisemblable que Burckhardt regagna sa patrie à ce moment-là dans le même état d'esprit que Bachofen quittant le Midi torride et fiévreux pour se réfugier dans son vieux "Schützensvaterland" pluvieux), il est vite désenchanté. Un cours public qu'il enseigne sur l'histoire de l'art attire un grand monde mais les

mesquineries continuent à l'agacer; il se plaint à une amie de "l'atmosphère lourde, brumeuse, empoisonnée où nous sommes condamnés à mener nos vies solitaires."⁶⁰ "Je dépéris ici," écrit-il à son vieux mentor, l'historien Heinrich Schreiber, à cause de "l'esprit de clocher qui domine tout."⁶¹ En mars 1853, il s'enfuit de nouveau en Italie. C'est vers cette époque qu'il pose sa candidature à la chaire d'histoire de l'art à la nouvelle Ecole Polytechnique Fédérale à Zürich. Il passera trois ans à Zürich, de 1855 à 1858, et il s'y acquerra une indépendance et une confiance en lui-même que sa ville natale lui avait toujours refusées. La Bâle de l'époque semble avoir traité ses enfants un peu à la manière de mes propres compatriotes, qui disent volontiers de quiconque s'est fait une réputation à l'extérieur: "I kent his faither" ("Je sais ce qu'il vaut; j'ai connu son père") -- manière sûre dans un petit pays de remettre le "grand homme" à sa place.

En 1858, en dépit des efforts des autorités fédérales pour le retenir, Burckhardt accepte la chaire d'histoire à l'Université de Bâle. Cette fois le retour est définitif. Ce n'est pas que Bâle est objectivement plus vivable. Au contraire, le vieux Bâlois qu'est Burckhardt se voit de plus en plus -- comme déjà Bachofen -- comme un homme exilé au milieu des siens. Tout a changé autour de lui. La nouvelle Bâle industrielle est un désert triste et vide, selon lui, traversé par "les hurlements et les sifflements des locomotives" qui témoignent du succès des efforts des éléments progressifs du patriciat pour faire de la vieille cité d'Erasmus un important centre ferroviaire. Quant à la politique, "les choses évoluent ici dans une direction ultra démocratique."⁶² La révision de la Constitution Fédérale, qui sera votée en 1874, ne promet rien de bon, selon Burckhardt, aux Bâlois.⁶³ En effet, les derniers privilèges des anciennes guildes sont supprimés, et la distinction essentielle entre la ville et le canton est pratiquement abolie. Le gouvernement bâlois lui-même se compose de gens auxquels "un vrai Bâlois" comme Burckhardt ne donnerait pas le nom de Bâlois "quand même l'un ou l'autre se trouve

être né ici."⁶⁴ L'historien observe ces changements avec appréhension. "Il y a bien longtemps j'ai prévu les développements actuels: je sais que pour moi il n'est plus question d'une vieillesse dorée... et ainsi de suite."⁶⁵ Mais il se résigne. "Nous autres vieux Bâlois, nous sommes accoutumés à avaler pas mal de choses de ce genre."⁶⁶ Il en vient même à regretter la vieille Bâle Biedermeier où, jeune homme, il étouffait. "Quant aux changements survenus aux petites cités européennes, je crains que ce ne soit pas seulement parce que nous étions jeunes alors que les années trente et quarante de ce siècle nous semblent infiniment plus attrayantes que l'époque actuelle, mais qu'elles étaient réellement infiniment plus agréables. Souvenez-vous du mot de Renan au sujet de la monarchie de juillet: 'ces dix-huit années, les meilleures qu'ait vécues la France et peut-être l'humanité.'"⁶⁷

Tout change ainsi autour de lui, mais Burckhardt s'accroche obstinément. "Ce que j'ai à faire est très simple: C'est rester à mon poste, bien que les occasions ne m'aient pas manqué pour partir, si je l'avais voulu."⁶⁸ Les voyages -- à Paris, à Londres, à Berlin, à Munich, en Italie surtout -- rendaient cet immobilisme soutenable. "Tu ne connais pas ces petites cités," écrit-il à Paul Heyse en 1860: "je viens de passer 14 jours à Londres et 11 à Paris, en tout premier lieu pour me payer un grand bain de neutralité...Mais le brin d'objectivité que j'en ai rapporté s'est presque dissipé déjà et les gens d'ici, que je connais bien et qui me connaissent, me tiennent de nouveau."⁶⁹ Il devenait d'ailleurs de plus en plus difficile d'échapper au monde moderne. Burckhardt ne cessera pas de visiter l'Italie, mais même l'*Italia aeterna*, comme il disait, n'avait pu résister à la civilisation moderne de l'éphémère, du quotidien. "Les voix perçantes des garçons criant *la gazittah! la stellah!* vous crèvent les oreilles."⁷⁰ Comme tous les autres pays, l'Italie est envahie par la démagogie, le nationalisme le plus vulgaire, l'opportunisme des milieux politiques. Le dernier mot est d'amertume et de défaite. "En Italie, où il y a quarante ou cinquante ans j'avais l'illusion d'une manière de vivre remontant à l'antiquité, l'actualité s'impose

de la manière la plus horrifiante: au sommet les gens à carrière, et sous leurs pieds une nation marquée par la plus effrayante désillusion."⁷¹

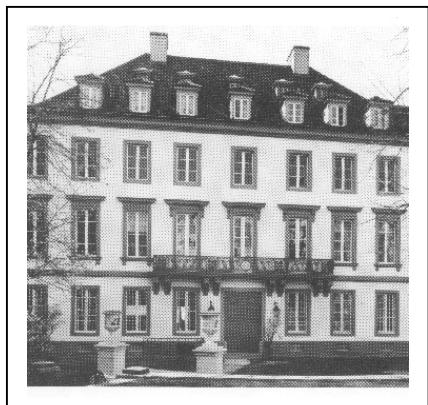
Ce n'est pas à dire que Burckhardt ne voyage plus avec plaisir, qu'il ne continue pas à goûter le café italien, à assister à l'opéra, à visiter les monuments et les musées. Mais il ne peut plus se faire d'illusions. Il s'agissait de distractions provisoires. On ne retrouverait l'Âge d'Or dans aucun pays du monde. Du coup, Bâle devint plus supportable, n'étant pas pire que telle autre ville. "Quiconque désire conserver un esprit jeune et alerte peut le faire dans une petite ville en remplissant ses obligations et en lisant de bons livres, et quiconque doit vieillir et se roidir vieillira et se roidira aussi bien à Berlin et à Paris."⁷² En 1877, Burckhardt put enfin affirmer avec certitude qu'il était reconcilié avec sa petite patrie. "Dans ma jeunesse," raconte-t-il à son ami Von Preen, "mon imagination était toujours tournée vers des pays lointains... Ce n'est que depuis peu de temps que je me sens ici tout à fait chez moi."⁷³ C'est que "au fond nous sommes partout en terre étrangère et notre véritable patrie est un composé merveilleux de choses terrestres et réelles et de choses idéales et lointaines."⁷⁴

IV. "Wandering Habits"

L'idée -- d'origine en fin de compte religieuse -- que notre vie ici-bas est un exil et une errance, qu'entre la patrie et l'exil, ou le séjour chez soi et le voyage, le rapport n'est pas de simple opposition, appartient non seulement à Bachofen et à Burckhardt mais au voyageur de profession que fut le plus étonnant de nos trois "nomades" bâlois. Comme il est aussi le moins connu, nous allons lui consacrer la part du lion de notre étude.

Pour le rejoindre, il va falloir remonter d'une génération le cours de l'histoire. Mais dans le petit monde du "patriciat" bâlois, on ne risque pas de se perdre. Des fils familiaux relient Johann Ludwig ou Jean-Louis Burckhardt et à Jacob Burckhardt et à Bachofen. Quoique d'une branche différente, Jean-Louis est bien du même clan que le grand historien. Quant à Bachofen, il est apparenté à Jean-Louis par le mariage, Gédéon Burckhardt, un des deux demi-frères aînés du voyageur, ayant épousé Margarethe Bachofen, une des trois tantes paternelles du mythologue, que Jean-Louis connaît et juge "ein höchst liebenswürdiges Mädchen."⁷⁵

Jean-Louis Burckhardt naquit en 1784 comme second fils du second mariage de Johann Rudolph Burckhardt, riche fabricant de rubans et membre du Grand Conseil ainsi que du directorat du commerce (*Direktorium der Kaufmannschaft*) de sa ville natale. Homme d'affaires universellement respecté, propriétaire de la belle maison "Zum Kirschgarten," le plus opulent des hôtels particuliers construits par la grande bourgeoisie



.Bâle: Maison dite "Zum Kirschgarten"

bâloise dans le dernier tiers du dix-huitième siècle ("*ein ordentlicher Feen-Palast*" selon Jean-Louis)⁷⁶, Johann Rudolph allait être entraîné avec toute sa famille dans les immenses bouleversements qui en 1784 étaient encore sans doute imprévisibles. La famille allait être dispersée aux quatre coins du monde. Le père devra s'exiler en Allemagne à cause de son opposition active à la France révolutionnaire et impériale. La firme familiale que Johann Rudolph confie à

son fils aîné Johann souffrira les conséquences catastrophiques pour le commerce bâlois de la politique économique de Napoléon, de sorte qu'après la mort de Johann, un second fils, Gédéon, qui en prend la direction, ne peut la sauver et doit tenter de chercher fortune en Amérique. Après la mort du père en 1815, la mère et l'unique fille procéderont à la vente des

propriétés familiales, tant à Bâle que dans la campagne bâloise, et s'établiront à Zürich où la fille s'est mariée. Un autre frère, Georg, entrera au service diplomatique en Allemagne, se fera arrêter par les Français pour activités antibonapartistes, et au cours des longues années passées en prison, perdra la raison; c'est seulement en 1825 -- bien après la mort de son père, de son demi-frère Johann et de son frère Jean-Louis -- qu'il sera retrouvé dans une maison d'aliénés en France et ramené en Suisse par sa soeur Rosalie, qui le soignera jusqu'à sa mort en 1866. Le cadet de la famille, Jean-Louis, obligé de quitter sa patrie et de chercher fortune en Angleterre, passera sa vie au Moyen Orient et en Afrique, voyageant pour le compte d'une société d'exploration britannique et mourra au Caire à l'âge de 33 ans. Pour la famille de Johann Rudolph Burckhardt, la Restauration ne restaure rien. "Hélas," écrira Jean-Louis à sa mère en 1815 en apprenant que Gédéon, son voyage en Amérique interrompu par la marine britannique, a dû rentrer à Bâle et s'embarquer dans une carrière, toute nouvelle, de courtier, "hélas, la famille du Kirschgarten, si florissante jadis, est presque tout à fait détruite et ruinée."⁷⁷

Jean-Louis Burckhardt sera connu sous quatre noms. De langue allemande, il s'appelle Johann Ludwig. Dans le milieu bâlois, pourtant, et dans l'intimité de la famille, on l'appelle Jean-Louis, ou Louis tout court, et c'est ainsi qu'il se signe non seulement dans sa correspondance, rédigée en français, avec son frère aîné, mais dans les lettres qu'il écrit d'Angleterre, de Syrie ou d'Égypte, en langue allemande, à ses parents. Rédigeant en anglais ses rapports de voyage pour le compte de la Society for Promoting the Discovery of the Interior Parts of Africa (la "African Society," comme on l'appelait d'habitude), il se signe John Lewis Burckhardt et c'est le nom sous lequel il sera connu dans le monde entier grâce à la publication posthume par la African Society de ses carnets de voyage (*Travels in Nubia* [1819]; *Travels in Syria and the Holy Land* [1822]; *Travels in Arabia* [1829]; *Notes on the Bedouin and the Wahabis* [1831]) et de son remarquable recueil, avec traduction anglaise et commentaire, de *Arabic Proverbs*

(1830), dont Edward Lane s'appropriâ six ans plus tard le sous-titre pour son célèbre *Manners and Customs of the Modern Egyptians*). Aux peuples indigènes d'Égypte, de Palestine, de Syrie, et d'Arabie, cependant, John Lewis est connu exclusivement -- suivant la coutume des voyageurs sérieux au Moyen Orient -- sous le nom arabe qu'il s'était attribué. C'est d'ailleurs comme Cheik Ibrahim et -- suivant son propre vœu -- selon le rite musulman qu'à sa mort, survenue subitement en 1817 à la suite d'une dysentérie, il fut enterré près de la Porte de la Victoire (Bab el Nasr) au Caire. Moins connu aujourd'hui du grand public que Rousseau ou Jacob Burckhardt,⁷⁸ le jeune Bâlois s'acquît au cours de sa courte vie une réputation brillante de géographe et d'ethnologue qu'il conserve encore parmi les spécialistes du Moyen Orient. Trois de ses livres ont été réimprimés récemment. Des nombreux "nomades" suisses, il est bien le premier à avoir fait du nomadisme en lui-même, dans son livre sur les Bédouins, un objet d'étude sérieuse. C'est comme si le fils de la grande bourgeoisie bâloise se fût reconnu dans ces fils du désert dont il entreprit de décrire le caractère et les moeurs à ses lecteurs européens et qu'il compara volontiers d'ailleurs aux habitants de sa patrie neigeuse.

L'éducation de Jean-Louis Burckhardt, comme celle de toute l'élite bâloise, est internationale. A Lausanne, où la famille passe régulièrement un ou deux mois de l'année et où en fait naquit Jean-Louis, elle fréquente beaucoup les de Sévery, amis intimes de l'historien Edouard Gibbon. (Catherine de Sévery est d'ailleurs la tante de Benjamin Constant). A leur tour les Burckhardt se lient avec Gibbon et les autres résidents anglais de la petite capitale vaudoise. Johann Rudolph est un homme de goût, collectionneur, amateur de musique, protecteur des arts. De passage à Bâle, le grand Goethe descend chez lui au Kirschgarten et il reçoit régulièrement dans sa propriété de campagne à Ernthalden Johann Kaspar Lavater, son ami, dont la réputation à l'époque était bien plus brillante qu'elle n'est maintenant. Jean-Louis témoigne de bonne heure de talents musicaux exceptionnels et à peine âgé de huit ans reçoit

comme cadeau de la part de son père un beau piano en acajou commandé exprès à Londres. Dans ses voyages au Moyen Orient et en Afrique, c'est la musique qui lui manqua le plus, dit-il, de tous les agréments de la civilisation européenne.

Suivant la tradition des grandes familles de Bâle, le jeune Burckhardt doit faire un stage en Suisse francophone pour bien apprendre le français. Comme plus tard Jacob Burckhardt, il sera envoyé à Neuchâtel, en compagnie de son frère Georg. Pendant les deux ans qu'il y passa (1799-1800) on lui fait des leçons de français, de latin, de grec, d'histoire, de géographie, d'histoire naturelle, d'arithmétique, d'algèbre, de religion, de dessin, et de musique.⁷⁹ Tout paraît normal; en fait tout a changé. Lorsque Jean-Louis se rend à Neuchâtel, son père a déjà, depuis trois ans, quitté Bâle pour sa propriété d'Ernthalden, le parti démocratique favorable à la Révolution et la République helvétique est au pouvoir dans la vieille cité-république, et l'avenir, pour Johann Rudolph, paraît sombre. Jean-Louis sait que les choses n'iront plus leur bon train d'autrefois. "Je suis à présent sûr," écrit-il en français à son demi-frère Johann, "que je ne peux pas trop me fier sur les biens de mon père."⁸⁰ Savait-il déjà qu'il lui faudrait faire une carrière loin de chez lui, parmi des étrangers, et est-ce la raison pour laquelle il se donna "toute la peine possible pour m'avancer et pour réussir" dans la langue anglaise?⁸¹ Et quand, à Neuchâtel, il lit les Voyages de Cook⁸², à quoi songe-t-il?

En 1799 Johann Rudolph est en Autriche, colonel dans le "bataillon suisse" de Roverea, au service des Anglais. Il fait venir son fils de Bâle et l'inscrit à l'Université de Leipzig, pensant le préparer à une carrière diplomatique dans le service d'une des puissances ennemies de la France révolutionnaire. Jean-Louis lui-même envisage plusieurs possibilités: professeur de droit, juge, avocat, diplomate. Il suit des cours de droit, mais tient, à la différence des autres étudiants dans la faculté de droit, à se pénétrer l'esprit de "*schöne Wissenschaften*" et de philosophie.⁸³ Fidèle à l'humanisme bâlois, il veut faire de son mieux pour former son esprit et

ses moeurs -- "den Geist zu schärfen und die Sitten zu poliren."⁸⁴ De Leipzig il passe à Göttingue, où les professeurs l'impressionnent davantage, surtout le célèbre anatomiste et physiologiste Blumenbach qui lui fournira une lettre de recommandation lorsqu'il passera en Angleterre.

Retenons de ces années d'apprentissage un épisode mineur mais apparemment important dans la vie du futur explorateur. Pendant son séjour à Leipzig, comme beaucoup de jeunes gens de sa classe, il semble que Jean-Louis s'occupa d'autres choses que de droit et *schöne Wissenschaften*, et qu'il s'endetta. Il demande à Johann, qui dirige la firme familiale, de le tirer d'affaire. Il s'agit en tout de 640 Thaler. Johann refuse et lui dit de s'adresser à leur père. Chose impossible, répond Jean-Louis. "Comment mon père, dont l'esprit s'assombrit tous les jours davantage et qui voit le monde avec une amertume croissante prendrait-il ma confession." Devant l'inflexibilité de Johann, Jean-Louis doit néanmoins accepter qu'il lui faudra bien écrire à son père. Entre temps, cependant, Johann a communiqué à leurs parents la lettre dans laquelle son frère lui avoue ses dettes et lui demande de les régler. Jean-Louis est profondément troublé par cette "trahison." "Tu as dû sentir toi-même, combien mon caractère en doit apparaître *ambigu* ["*zweyseitig*"] aux yeux de mes parents et combien il me sera difficile maintenant de retenir leur confiance."⁸⁵

En fait, la vie et la personnalité de Jean-Louis Burckhardt ne cesseront d'être profondément marquées par les ambiguïtés que lui impose son métier de voyageur et pour lesquelles il semble avoir eu un goût et un talent exceptionnels. D'une part, il y aura l'énigmatique Mr. Burckhardt, alias Cheik Ibrahim, qui, tout jeune encore, a acquis une vaste expérience de mondes et de moeurs dont ses parents ne pouvaient guère se faire une idée, celui dont Lady Hester Stanhope dira qu'il est plein de malice et d'insincérité⁸⁶ et dont ses biographes, pourtant fort bienveillants, ne sauront rien dire de définitif ni sur la vie affective et

érotique, ni sur les véritables croyances religieuses et le rapport à l'Islam.⁸⁷ D'autre part, il y aura l'enfant de Bâle, le fils fidèle, l'employé modèle qui aura grand soin d'établir et de maintenir sa réputation de rectitude et dont le but semble avoir toujours été de regagner la confiance et l'approbation de ses parents en se présentant à leurs yeux comme un homme au caractère fort et sûr, sur lequel on peut compter. "Pourquoi toujours penser le pire de moi," leur écrit-il plaintivement de Londres en 1807. "Pourquoi ne pas supposer que mes lettres se sont égarées plutôt que de croire que je n'en ai pas écrit? Je me serais réjoui jusqu'au fond du coeur si, au lieu de vous plaindre de moi, mes chers parents, vous m'aviez excusé; j'aurais eu ainsi la preuve que dans votre coeur vous aviez retrouvé confiance en moi. Crois-moi, je suis malheureux quand je vois que je me présente sous des couleurs toujours plus noires à vos yeux; et je fais tout pour mériter votre considération comme enfant et comme ami...autant pour votre bonheur que pour le mien."⁸⁸ D'une part, Cheik Ibrahim qui joue si bien son rôle qu'il réussit à faire le pèlerinage du Hajd à La Mecque sans éveiller le moindre soupçon; d'autre part, le fils fidèle qui écrit à ses parents, et surtout à sa mère, des lettres d'une simplicité et d'une transparence presque enfantines. Si ses voyages vont lui imposer non seulement le dépaysement mais le travestissement et l'ambiguïté, c'est par sa carrière d'explorateur au service de la science que Jean-Louis pensera se justifier.

En effet c'est pour se rétablir dans l'opinion de ses parents aussi bien que pour des motifs pratiques évidents, que Burckhardt poursuit avec ténacité, sans se laisser décourager par de nombreux contre-temps, les possibilités d'une carrière en Grande-Bretagne. Il s'était embarqué à Hambourg au mois de juillet 1806 dans la conviction qu'un de ses cousins, au service du gouvernement britannique, avait de l'influence dans la capitale anglaise et pourrait l'aider à y trouver un emploi convenable. Les promesses de Christoph Burckhardt (fils du banquier Christoph Burckhardt de la maison "zum Löwen" à Bâle) s'avèrent malheureusement

vite creuses. "Tu te trompes si tu t'imagines que les personnes au milieu desquelles on m'a introduit ici jouissent du moindre crédit auprès des hommes 'en place'," écrit Jean-Louis à son père.⁸⁹ Jean-Louis constate avec amertume qu'au pays de la liberté, qu'il opposait volontiers à la France "tyrannique,"⁹⁰ les relations sont bien plus importantes que le mérite, les connaissances ou le bon jugement.⁹¹ "La première question que l'on vous pose lorsque vous présentez vos lettres de recommandation est qui connaissez vous ici, et il faut fournir le nom d'un homme connu et accrédité auprès du régime, auprès de qui on peut se renseigner." "C'est la faveur qui remplit presque toutes les places," écrit-il au début de 1807. Si grande que soit la "prédilection" des Anglais pour les Suisses, il faut "du temps et de l'argent pour faire sa fortune ici."⁹² Malgré l'appui de compatriotes bâlois établis en Angleterre comme Christoph Burckhardt, de moins en moins assidu d'ailleurs auprès de son cousin,⁹³ Johann Friedrich Iselin, l'ami de jeunesse de son frère Johann, devenu "brave père de famille et marchand astucieux" à Londres (ayant épousé une Anglaise en 1793, Johann Friedrich est citoyen britannique depuis 1798) ou John Lucas Iselin, riche fabricant de Norwich à qui Jean-Louis apporte des lettres de recommandation des Iselin de Bâle, les choses n'avancent pas.⁹⁴ Un an après son arrivée, il se tient toujours "zwischen Luft und Wasser."⁹⁵ Deux perspectives d'emploi -- avec une expédition en Amérique du Sud et une autre au Mexique -- ne se réalisent pas, en dépit des leçons d'espagnol qu'il s'est payées dans la pensée que peu de candidats seraient comme lui maîtres de cinq langues vivantes.⁹⁶

Les échecs se multiplient; il se résigne à accepter un emploi des plus modestes "nur um etwas Festes zu haben"⁹⁷ ("simplement pour avoir quelque chose de solide"). Mais rien ne lui réussit. "Il me faut toute ma constance pour ne pas me laisser abattre."⁹⁸ Toujours scrupuleux, en bon Bâlois, à noter les prix et à tenir ses comptes⁹⁹ et conscient que les affaires de son père vont de plus en plus mal, il en vient à se priver de tout superflu. "Les nouvelles que tu me

donnes de l'état du commerce à Bâle et de ta propre situation m'ont beaucoup affligé. Je vais tout faire au moins pour ne pas l'aggraver," écrit-il à Johann Rudolph.¹⁰⁰ Il renonce à fréquenter le théâtre, pour lequel on n'est pas tout à fait surpris d'apprendre qu'il avait un goût fort vif, et il lui arrive de se nourrir de pain et de fromage. "Pendant la journée," raconte-t-il, il "fréquente les personnages les plus importants," mais le soir il est obligé "d'acheter dans quelque ruelle obscure les provisions" dont il a besoin pour se nourrir.¹⁰¹

Ses lettres, imprégnées de piété bâloise, indiquent qu'il voulut profiter de cette expérience difficile pour réfléchir à sa vie et à ce qu'il devait en faire. Pour avoir éprouvé ce que c'est que d'être "ein armer Mensch, der nach Brot ruft und keines finden kann" ('un pauvre être humain qui cherche du pain et n'en trouve point'), il est devenu, écrit-il à ses parents, à qui il savait sans doute que la nouvelle allait plaire, "meilleur Chrétien." Il a trouvé dans la prière "consolation, pardon et courage" et il "ne retombera jamais, jamais, dans son ancienne mode de vie." Il est un homme nouveau, prétend-il, en faisant une allusion discrète à l'épisode honteux de la dette contractée à Leipzig.

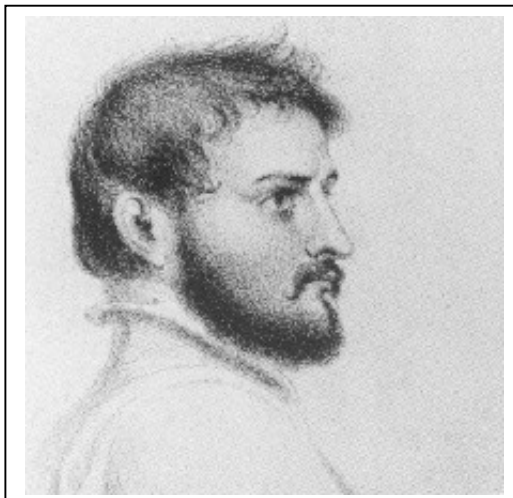
A force de pratiquer une grande sobriété, non seulement dans les choses qui d'habitude excitent les sens avec le plus de facilité et produisent les conséquences les plus néfastes, mais même dans la nourriture et la boisson, j'ai compris d'abord à quel point l'homme demeure encore sensuel, alors même qu'il croit obéir à des impulsions meilleures. Ensuite j'ai été convaincu de l'importante vérité que, pour maintenir en nous la flamme de la vie, nous avons besoin de très peu. Et finalement j'ai été amené à une compréhension des choses et à une réflexion sur la détermination actuelle et future de ma vie, bien plus soutenue et intense que tout ce que j'ai connu jusqu'ici, même au temps où saignaient encore les blessures dont j'avais dérangé la paix de ma famille et la mienne propre,

mais où malgré les intentions les plus élevées et les remords les plus profondément sentis, l'homme sensuel -- je ne parle pas de l'homme le plus grossièrement et visiblement sensuel -- l'emporte souvent sur un meilleur Moi.¹⁰²

De quelque façon que l'on interprète ces protestations de réforme intérieure, ce qui paraît certain, c'est que Burckhardt développa pendant ces années difficiles à Londres la force de caractère qui lui permit plus tard de supporter avec une constance admirée par tout le monde les peines, les dangers et les privations de sa vie d'explorateur, et de maintenir dans une sorte d'équilibre les différentes tendances d'une personnalité complexe: réticence et dignité personnelles et amour du jeu et du déguisement; scrupules morales et ambition; dévouement à la "science" et goût du pittoresque et de l'aventure. C'est grâce à sa fréquentation du puissant Président de la Royal Society, promoteur de voyages d'exploration et de recherches botaniques dans toutes les parties du monde (c'est lui qui fit du Jardin de Kew la Mecque de tous les botanistes),¹⁰³ que Burckhardt, âgé de 24 ans, obtient la commission par laquelle il pense enfin sortir de sa condition de dépendance, assurer son avenir, se rendre utile à l'humanité, et se rétablir dans l'opinion de ses parents.

Armé d'une lettre du célèbre Blumenbach de Göttingue, il avait été admis aux "literarische Assemblées" qui se tenaient tous les dimanches dans la maison de Sir Joseph Banks à Soho Square.¹⁰⁴ La Society for Promoting the Discovery of the Interior Parts of Africa (dite "African Society"), dont Banks était également Président, et qui comptait parmi ses membres, selon Burckhardt lui-même, des hommes fort distingués, "qui ont voyagé par tout dans le monde et en ont visité les nations inconnues et sauvages,"¹⁰⁵ avait déjà subventionné plusieurs expéditions visant à découvrir la source du Niger. Mais depuis quelques années, tous ces voyages (dont le but aurait été "l'extension du commerce britannique et l'expansion de nos connaissances géographiques,"¹⁰⁶) se terminaient mal. L'Allemand Friedrich Heinrich

Hornemann, parti en 1799 aux gages de la Society, était bien parvenu aux rives du Niger mais depuis des années ne donnait plus de ses nouvelles. (En fait il avait trouvé la mort à Bokane en 1801). Mungo Park n'était pas revenu de son second voyage (1806). L'Américain Ledyard était mort avant même d'avoir pu partir avec la caravane qui devait l'amener au Fezzan. Un autre jeune homme aux gages de la Society, Henry Nichols, avait succombé à la fièvre au Golfe de Benin (1807). La décision venait d'être prise de poursuivre l'exploration du Niger depuis le Nord, en utilisant les caravanes ramenant les pèlerins de La Mecque au Fezzan par le Caire. La Society cherchait un voyageur et Burckhardt se proposa. Voyant que le jeune Suisse ne fléchissait pas devant les "fortes représentations du danger, qu'il convenait de faire à



J.-L. Burckhardt, âgé de 24 ans

une personne de sa naissance et de son éducation, et trouvant que ses talents naturels et acquis, ainsi que son tempérament vigoureux convenaient admirablement à l'entreprise," Banks et William Hamilton, Secrétaire de la Society, le recommandèrent au comité de la Society en mai 1808.¹⁰⁷ Après avoir fait quelques progrès dans l'étude de l'arabe sous la direction d'un professeur de Cambridge, Burckhardt s'embarqua pour le Moyen Orient en mars 1809. Il n'avait pas encore 25 ans.

Il était prévu qu'il passerait quelque temps en Syrie pour se rendre maître de l'arabe et pour bien se familiariser avec les moeurs des Musulmans, avant de rejoindre au Caire une des caravanes ramenant à l'intérieur du continent les fidèles qui avaient fait le Hadj ou pèlerinage de La Mecque. En faisant son apprentissage en Syrie, loin du vrai théâtre de ses activités, il devait réduire les risques d'être reconnu par la suite et augmenter les chances de passer parmi

les voyageurs des caravanes pour l'un des leurs.

Le déguisement commence dès l'île de Malte, où le voyageur fait escale avant de s'embarquer pour la Syrie. Comme bien d'autres voyageurs occidentaux aux pays musulmans, il a déjà pris le nom d'Ibrahim, laissé pousser sa barbe (déjà à la mode parmi les Occidentaux à l'époque) et adopté le costume arabe, sans pourtant chercher encore à passer pour un Arabe.¹⁰⁸ Pour rendre compte de l'imperfection de sa connaissance de la langue et des moeurs des Arabes, il se fait passer pour un marchand indien qui rentre chez lui après un séjour de plusieurs années en Angleterre. Sous ce masque il constate avec plaisir qu'il a trompé tous les officiers d'un régiment suisse, alors à Malte, dont certains étaient des amis de son père.¹⁰⁹ En général, il ne manque pas de ressources. Invité par les voyageurs à bord le bateau qui l'emmène en Syrie à donner un exemple du parler de son pays natal, il n'hésite pas: "Whenever I was asked for a specimen of the Hindu language, I answered in the worst dialect of the Swiss German, almost unintelligible even to a German."¹¹⁰

Pendant tout le séjour syrien, l'occupation principale de Burckhardt est d'apprendre son rôle de petit marchand musulman, qui doit lui permettre de pénétrer à l'intérieur du continent africain. Il est convaincu que si certaines routes sont praticables par "des personnes d'expérience de toutes les nations," y compris des voyageurs chrétiens ou "franques," d'autres sont "inaccessibles à quiconque ne sait passer pour un marchand indigène."¹¹¹ Il consacre donc de longues heures (presque tous les matins pendant plus de deux ans) à l'étude de la langue arabe, rapportant minutieusement ses progrès dans ses lettres aux membres de la African Society, et demandant sans cesse des délais afin de porter ses connaissances au plus haut point possible. C'est que dès son arrivée en Syrie, il s'était rendu compte que l'arabe qu'on lui avait enseigné à Cambridge était "à peine intelligible" aux indigènes.¹¹² Au bout d'un an il put annoncer qu'il avait fait suffisamment de progrès "dans la connaissance de la langue arabe" pour

"comprendre tout ce qui se dit dans la conversation ordinaire et me faire comprendre sur presque toutes les matières, quoique parfois avec difficulté."¹¹³ Deux mois plus tard il envoie à Sir Joseph Banks le texte d'une traduction arabe de *Robinson Crusoe*, qu'il vient d'achever et auquel il attribue -- puisqu'il s'agit d'un "Robinson travesti" et "adapté au goût oriental" -- le titre "oriental" de *Dur el Bahur (Perle de la Mer)*.¹¹⁴ En 1815 enfin il écrit à son frère Gédéon qu'il "parle, lit et écrit l'arabe couramment." "Je me suis ainsi peut-être mieux qualifié (il m'est permis de l'affirmer sans fausse modestie) pour les explorations africaines que tous mes prédécesseurs."¹¹⁵ Comme Burckhardt admirait beaucoup certains de ces prédécesseurs (notamment Ulrich Jasper Seetzen, 1767-1811, qui pénétra jusqu'à La Mecque et à Médine, mais ne revint pas de ce voyage¹¹⁶), ce n'était pas peu dire. Pendant les deux années d'attente au Caire, c'est-à-dire depuis 1815 jusqu'à sa mort en 1817, il continua à étudier l'arabe et compila, comme gage de ses progrès, le *Receuil de proverbes arabes*, dont il a déjà été question et qui devait montrer, dit-il, "aussi bien à mes employeurs qu'au public" qu'il possédait parfaitement le dialecte vulgaire des gens dont je parle dans mes rapports" et assurer ainsi que tout ce que la African Society déciderait de publier de ces rapports pouvait être lu avec confiance par un public de plus en plus méfiant, à son avis, de voyageurs qui ignorent tout, jusqu'à la langue, des gens dont ils prétendent décrire les mœurs.¹¹⁷

Autant que l'étude de la langue, l'étude de la religion et de la culture musulmanes occupe Burckhardt. "J'ai achevé la lecture de quelques-uns des meilleurs écrivains arabes, "annonce-t-il, "tant en vers qu'en prose; j'ai lu le Coran deux fois et j'en ai appris par coeur plusieurs chapitres et de nombreuses sentences; je vais bientôt achever une étude approfondie des préceptes de la religion mahométane, ayant pu profiter de l'interprétation du livre d'Ibrahim Halebi sur les lois religieuses des Turcs que me proposa un savant Effendi."¹¹⁸ Il en vint à pouvoir discuter si sérieusement le texte du prophète et les préceptes de la religion avec de

savants Musulmans que lorsque Mehemet Ali commanda à deux des plus grands professeurs du droit musulman de l'examiner "sur sa connaissance du Coran et sur les préceptes aussi bien pratiques que dogmatiques de leur foi, les deux examinateurs se dirent convaincus que le jeune homme était non seulement un véritable Musulman, mais un Musulman fort savant."¹¹⁹

Burckhardt finit en effet par si bien s'appropriier les moeurs des gens entre lesquels il vivait qu'il réussit à faire le pèlerinage de La Mecque -- entreprise hasardeuse et mortelle à tout non-Musulman dont l'identité véritable serait découverte. Selon l'auteur de la belle biographie quasi-officielle dont la African Society fit précéder l'édition posthume des *Voyages en Nubie*, "His knowledge of the Arabic language and of Mohammedan manners had enabled him to assume the Musulman character with such success that he resided at Mekka, during the whole time of the pilgrimage, and passed through the various ceremonies of the occasion, without the smallest suspicion having arisen as to his real character."¹²⁰ Quelques rares individus avaient



Certificat de pèlerinage de
Jean-Louis Burckhardt

certes pénétré jusqu'à La Mecque avant lui. Burckhardt fut le premier à en rapporter une description détaillée et exacte -- "the most accurate and complete account of the Hedjaz, including the cities of Mekka, and Medina, which has ever been received in Europe."¹²¹ Pendant tout le temps de son apprentissage Burckhardt voyage. Mais ses nombreuses expéditions aux régions encore peu connues de la Syrie, de la Palestine, de l'Arabie, de l'Egypte et de la Haute Egypte (le Soudan actuel) ne devaient servir qu'à lui procurer l'expérience pratique qui lui permettrait d'entreprendre avec succès le voyage prévu aux sources

du Niger. Ce voyage-là demeure le but auquel la African Society le destine. Tout ce qu'il nous a laissé -- les précieuses descriptions ethnographiques et les renseignements archéologiques (notamment la première description de Pétra et la découverte d'Abu Simbel), le recueil commenté de proverbes arabes, les manuscrits arabes qu'il acheta et dont il fit don à l'Université de Cambridge, la tête colossale de "Memnon" (en fait de Ramses II) qu'il fit dégager à Thèbes et expédier au Musée Britannique, assumant personnellement avec le Consul anglais Salt les frais de transport considérables, tout cela n'était que l'accessoire.¹²²

Apprentissage de la langue, donc, dans le but de tromper l'interlocuteur le plus efficacement possible, et art du déguisement ayant pour but d'arriver par le mensonge à la vérité et de faire ainsi avancer la science. Jean-Louis décrit avec la plus grande exactitude pays, peuples, individus historiques ou contemporains, sites anciens et modernes, moeurs, habillements, nourriture, arts et métiers, organisation sociale, activité économique, institutions politiques, coutumes parfois étranges ou choquantes à l'esprit européen, comme la castration de jeunes esclaves noirs dans "la grande *manufacture* à Zawyet ed-deyra, laquelle fournit des gardiens de la vertu féminine à toute la Turquie européenne et à la plus grande partie de la Turquie asiatique,"¹²³ ou la clitoridectomie pratiquée sur des filles de trois à six ans par les Arabes de la rive occidentale du Nil au-delà de Thèbes, ou imposée à certaines jeunes esclaves femelles particulièrement appréciées.¹²⁴ L'empreinte personnelle -- commentaires judicieux, parfois pénétrants, humour, ironie -- ne manque pas. L'employé de la African Society est tout autant reporter ou journaliste qu'ethnologue ou archéologue. "At the moment I am writing," écrit-il en août 1814 à Sir Joseph Banks, à qui il essaye d'expliquer la lutte entre la secte des Wahibis, maîtres de l'intérieur de la péninsule arabe, et Mehemet Ali, l'ambitieux gouverneur de l'Egypte, "Tousoun Pasha, the son of Mohammed Aly, is proceeding from hence to Medina, in order to command the expedition which will take place as soon as the rains have

set in."¹²⁵ Sa langue est souvent animée et pittoresque. Il est excellent raconteur. Mais l'essentiel de ce style n'en demeure pas moins sa sobriété, l'effacement du moi devant l'observateur objectif, le souci de vérité et d'exactitude scientifique. Le jeune voyageur termine une de ses premières lettres -- dans laquelle il fait le récit de son voyage de Malte à Alep -- par l'assurance qu'il ne sera plus question de lui dans ses rapports. "You need not be afraid that the history of my own person, which has taken up so considerable a portion of the preceding pages, will any more be exhibited before you at such length."¹²⁶

Il s'agit ici d'un parti pris moral, politique et idéologique qui est commun à Burckhardt et à d'éminents contemporains comme Alexandre von Humboldt, le Docteur Itard (dont André Malson publia il y a un quart de siècle le rapport sur Victor, le Sauvage de l'Auvergne), ou le Goethe du *Voyage en Italie*. Après les passions de la Révolution et au milieu des guerres de l'Empire, on veut affirmer la nécessité d'une voie nouvelle -- calme, objective et neutre -- et d'un ordre basé sur la science et la vérité. Ainsi l'historien Prosper de Barante (qui faisait partie du cercle de Mme de Stael à Coppet à l'époque où Jean-Louis Burckhardt composait ses rapports pour la African Society) observa qu'après tant d'histoires et de discours passionnés et intéressés que des écrivains de talent eurent imposés au public, celui-ci était fatigué de rhétorique et désirait qu'on s'adresse à lui sans phrases, dans un langage neutre et économe.¹²⁷ Le long débat entre la rhétorique et la philosophie entre ainsi dans une phase nouvelle et une rhétorique nouvelle s'annonce, celle de la science, le "degré zéro de l'écriture."

Dans le cas des explorateurs des pays de l'Afrique et de l'"Orient," une autre considération a probablement joué un rôle dans cette évolution littéraire. Aux yeux de presque tous, c'était le langage sobre et scientifique de l'observateur européen qui distinguait celui-ci de l'indigène (et qui marquait sa supériorité par rapport aux objets de son étude. L'idée d'un style "oriental," excessif, surchargé de figures, fleuri, faux et en quelque sorte féminin, avait été un

lieu commun de l'esthétique antibaroque du classicisme du dix-septième siècle et des Lumières. Le style classique -- et occidental, européen -- se caractérisait en revanche par son naturel et sa simplicité virils ("edle Einfalt und stille Grösse" selon la célèbre formule de Winckelmann).

En tant que Suisse, Burckhardt était particulièrement favorable à un style caractérisé par la sobriété et la retenue. En 1815, lorsque Bâle se trouvait menacée de bombardement par les canons de la forteresse française de Huningue, construite par Vauban aux portes de la vieille cité marchande, il avait écrit à sa mère qu'il se préoccupait beaucoup du sort de sa petite patrie et qu'il espérait "que les puissances alliées pourront raser cette forteresse, au grand avantage de la Suisse." Mais c'est pour ajouter immédiatement: "Et pourtant je ne voudrais à aucun prix que la Suisse étende son territoire. Elle ne trouvera sa sécurité que dans la plus parfaite simplicité intérieure et en se tenant loin de toute ambition."¹²⁸ Rien d'étonnant alors que Burckhardt trouve pour louer le roman d'Antar -- qu'il juge "remarquable" pour une oeuvre "orientale" -- des termes qui le rapprochent de l'idéal européen et suisse: "Its style...is simple and natural, and clear of that bombast, and those forced expressions, and far-fetched metaphors, which the Orientals admire even in their prosaists, but which can never be to the taste of an European critic."¹²⁹ Parmi ses propres prédécesseurs, celui qui se rapproche le plus de son idéal est Seetzen, "a man of plain truth," quoique "doué d'une imagination vive et même d'un considérable talent poétique."¹³⁰ Bien supérieur, de ce point de vue, à l'extravagante Lady Hester Stanhope, déjà somptueusement établie en Syrie au moment où Burckhardt y arrive, et qui rêvait de faire une entrée triomphale à Jerusalem comme Reine des Juifs.¹³¹ Dans ses lettres à ses parents Burckhardt prend soin en effet de se distinguer non seulement des Arabes, mais des amateurs bien nantis, milords anglais pour la plupart, qui parcourent la Syrie et l'Egypte en quête d'exotisme plutôt que de science. "Celui qui possède des gens armés et de

belles tentes, peut dresser celles-ci chaque soir dans un emplacement bien aménagé et n'a jamais affaire ni à de grossiers postillons, ni à de misérables chevaux usés, ni à de sales auberges; au contraire, il voyage avec ses propres chevaux, son cuisinier et son lit et se voit partout combler de politesses dès qu'il produit sa lettre de recommandation du pacha. Ma façon de voyager est toute opposée," écrit-il. "Je m'arrête au caravansérail le plus sale, la terre est mon matelas et mon manteau me sert de couverture, je mange avec les chameliers et je panse mon cheval moi-même, mais je vois et j'entends des choses inconnues à ceux qui voyagent dans le confort." ¹³²

Ce qui importe au jeune Suisse, pour qui le voyage est un métier et un emploi, comparable -- quoique bien supérieur -- au service dans les armées étrangères familier à bien de ses compatriotes, ¹³³ c'est de faire du bon travail et de servir honnêtement ceux qui l'ont embauché. Il s'agit ainsi de se bien préparer par la lecture et l'étude, d'apprendre à se suffire de peu, de voyager dans les conditions les plus modestes, de tout calculer (au point de tenir des comptes minutieux de toutes ses dépenses), et surtout de ne jamais perdre de vue l'objet de l'entreprise dans laquelle il s'est engagé ou s'en laisser détourner par des considérations personnelles. Discipline et réalisme donc, aussi essentiels à l'homme de science occidental qu'au militaire occidental. Son métier "n'exige ni génie ni héroïsme," dira Burckhardt à ses parents, "mais une intelligence droite et éclairée et la prudence qui permet de peser les avantages et les inconvénients d'une démarche par rapport à ceux d'une autre."¹³⁴

Il ne peut être question de plaisir, fût-ce celui de l'exotisme. Rendant compte à ses "patrons" (comme il appelait dans ses lettres à ses parents le comité de la African Society) de ses premiers contacts avec les Bédouins, Burckhardt insiste qu'il s'agit de voyages d'apprentissage qui ont été "sufficiently laborious and hazardous not to be mistaken for tours of pleasure."¹³⁵ Si le plaisir et les goûts personnels n'entrent pas en compte dans la décision

d'entreprendre un voyage, ils ne jouent aucun rôle non plus dans la décision de ne pas partir en voyage ou de différer le départ. Dans la correspondance que le voyageur entretient avec Londres la justification par des considérations rationnelles et tactiques est un motif quasi permanent. Qu'il demande l'autorisation de rester plus longtemps en Syrie afin de mieux maîtriser l'arabe, qu'il explique ses raisons d'avoir entrepris le pèlerinage de La Mecque, qu'il rende compte d'une décision de ne pas partir vers l'Afrique centrale et occidentale dans des conditions trop peu sûres, la raison alléguée est toujours la prudence, le jugement bien calculé de ce qui servira le mieux le but annoncé. "If I supposed that this journey [à La Mecque] presented great risks I should not undertake it; for I wish to expose myself to hazards only on the Western side of Africa."¹³⁶ "As long as I have any vigour of mind and body left, I shall look upon time as a very secondary consideration, and subservient only to objects of science."¹³⁷ "I hope the Committee of the African Association will not object to this extension of my travels. I keep my ultimate object well in view, and after my return to Cairo, I shall be ready to put it in execution."¹³⁸

Les longs mois d'attente au Caire demandent des justifications multipliées. Burckhardt insiste que s'il ne quitte pas la capitale égyptienne, ce n'est pas par choix personnel, mais par calcul, afin de mieux servir la science.

Almost out of patience myself, I am little able to intreat my employers not to lose theirs; but if my former labours have convinced them that I am averse from trusting my hopes to rash and ill-prepared measures they will also (I hope) have experienced that I am not likely to give up projects to which I have once pledged myself. My success must be the fruit of patience and caution, and I should be wanting in duty both to my employers and myself, as well as in the gratitude which I owe to providence for having hitherto bestowed success upon my

patience, if I were now to lose it...¹³⁹

The time has gone by when the Fezzan caravan might have arrived in Cairo, and I am left in a state of suspense in which I master with difficulty my impatience. My uneasiness increases by the reflection that this prolonged stay in Egypt may be falsely interpreted in England, by those who do not know me personally. Yet I cannot prevail upon myself to take a false inconsiderate step; and...I will rather expose myself to the temporary imputation of a neglect of duty, than act with rashness and against my conviction...¹⁴⁰

There was a time when I never wrote to you, without being able to acquaint you either with the termination of some interesting excursion, or with my being just upon the start for another. Instead of which, I have been obliged to content myself now for nearly two years, with comments upon former journeys, or to offer you of future ones the promise, instead of the deed. I cannot yet move from hence as no caravan has yet arrived from the west; it is indeed expected, but so it has been for a length of time, and that very expectation prevents me from undertaking any other journey, and chains me to this town, the air of which presses more heavily on my lungs than did the pestilential exhalations of the saltmarshes of Medina. Had I any reasonable hope of being able to reach my destination by any other route, than that of Fezzan, believe me, not a moment's delay should be incurred, to relieve myself from the most painful sensation I have felt since I left England, that of being more or less exposed to the blame of relaxation or want of spirit, in the performance of my duty. Had I less at stake, I should perhaps be less prudent, but when I consider that during eight years, I have done my best to acquire the proper qualifications for the undertaking, I am

unwilling to risk the prospect of success now in my hands...If I fail, it must cost my successor many years of apprenticeship, to be able to enter the gates of Libya, with as much confidence, as I shall now be able to do.¹⁴¹

Des plaisirs de la chair, que l'Européen associe tout particulièrement à l'Orient, il est naturellement question chez Burckhardt. Les moeurs des habitants du Caire, souvent évoquées dans son recueil de proverbes arabes, répondent bien aux idées reçues de l'époque, tout comme les scènes de débauche et de prostitution entre hommes que Hadji Ibrahim observe avec dégoût à la tombée de la nuit dans la "Beitullah" ou Maison de Dieu, l'immense mosquée au coeur de La Mecque, au temps du pèlerinage.¹⁴² A l'en croire, les Orientaux ne connaissent que la passion et le plaisir physiques. Ses chers Bédouins "are perhaps the only people of the East that can with justice be entitled true lovers."¹⁴³

Au milieu d'un monde de désirs et de jouissances, Burckhardt demeure à tout moment l'observateur dégagé et scientifique, l'Européen chez qui l'impassibilité et la discipline sont le signe et le gage même de sa différence -- et de sa supériorité -- par rapport à l'Oriental, objet de sa science. La science exige parfois qu'il décrive des choses dont la pudeur occidentale pourrait s'offenser. Le savant a alors recours à la langue savante. C'est ainsi en latin qu'il rend compte de certaine opération délicate dont il "inspecte" les suites sur le corps d'une jeune fille nègre. ("*Mihi contigit nigram quandam puellam, qui hanc operationem subierat, inspicere. Labia pudendi acu et filo consuta mihi plane delecta fuere, foramine angusto in meatum urniae relicto...*"¹⁴⁴) Il ne cache pas que certains indigènes firent des efforts -- inutiles, bien sûr -- pour le corrompre.

One of their favorite tricks is to bully unexperienced strangers by enticing them to women who are the next day owned as relations by some Meyrefab, who vows vengeance for the dishonor offered to his family: the affair is then settled by large

presents, in which all those concerned have a share...I had repeated invitations to go in the evening to Bouza parties, but constantly refused...A stranger, and especially an unprotected one, as I was, must measure all his steps with caution, and cannot be too prudent.¹⁴⁵

Le biographe le plus récent de Burckhardt, Mme Katharine Sim, s'est permis de spéculer sur la vie intime de l'explorateur.¹⁴⁶ Mais elle est obligée d'avouer qu'il lui a été impossible de rien apprendre sur la vie érotique de Jean-Louis Burckhardt. Nous n'avons que les insinuations de Lady Hester Stanhope que l'on doit attribuer sans doute à la malice, et une allusion -- fort peu sûre, elle aussi, mais qui donne au moins quelque idée des bruits qui circulaient à propos du voyageur et dont il pensait sans doute devoir se défendre dans ses rapports à ses "patrons" -- dans une lettre privée, écrite en français et datée du Caire le 15 février 1816: "Je vous dirai en confidence que le Cheik Ibrahim, dont vous connaissez la résolution de vivre en bon Musulman, a quitté depuis quelque temps la maison de M. Boghoz pour aller se loger dans l'intérieur de la ville, je ne sais où; car il fait un mystère de son habitation actuelle soit pour dérouter les curieux, soit pour avoir ses coudées plus franches. On se dit même tout bas à l'oreille qu'il a voulu mettre à exécution, mais à la manière Musulmane, le précepte de l'Éternel qui a dis [*sic*]: `croyez et multipliez.' Mais chut! Honi soit qui mal y pense."¹⁴⁷

L'impassibilité et la discipline à l'égard des désirs sexuels, auxquelles le narrateur des rapports de voyage tient apparemment qu'on le distingue, s'étendent à d'autres domaines. Le voyageur doit savoir supporter les insultes et les humiliations, par exemple. La prudence, l'amour de la science et le succès de sa mission doivent toujours l'emporter sur toute considération d'ordre personnel. Le fils d'un ancien ami égyptien lui ayant craché à la figure en public lorsqu'il ose lui demander de régler une dette que le jeune homme refuse d'avouer, il ne réagit pas. "I never met any of these Egyptians in the streets," ajoute Burckhardt, "without

receiving some insulting language from them, of which, had I taken notice, they would no doubt have carried me before the Mek, where their superior influence might have been attended with the worst consequences to me."¹⁴⁸

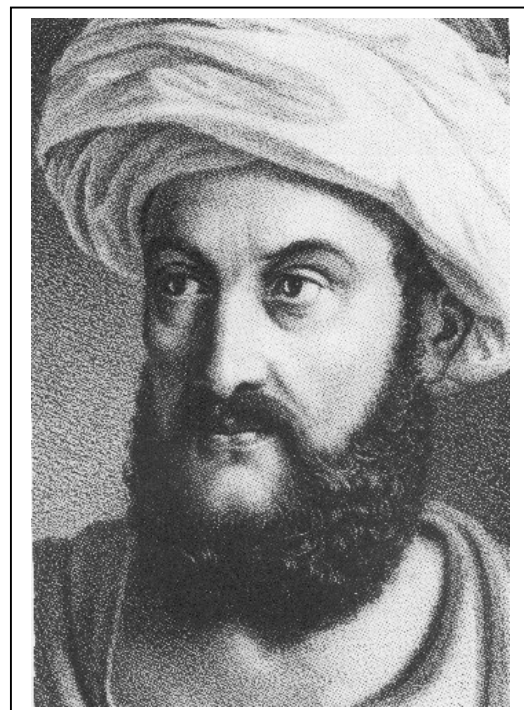
L'enfant gâté du Kirschgarten s'adapte également, sans jamais se plaindre, aux conditions de vie misérables d'un petit marchand de quatre saisons arabe afin de pouvoir passer inaperçu et d'acquérir les connaissances géographiques et ethnographiques dont il a besoin. Un voyageur anglais, James Silk Buckingham, qui le rencontre sur les bords du Nil en 1813 le décrit ainsi: "He was dressed in the commonest garments, as an Arab peasant or small trader, with a blue cotton blouse covering a coarse shirt, loose white trousers, and a common calico turban...He had a full dark beard, was without stockings, wearing only the slipshod slippers of the country, and looked so completely like an Arab of the north -- a Syrian having a fairer complexion and lighter eyes than the Egyptians -- that few would have suspected him to be a Swiss...but have taken him to be a native of Antioch or Aleppo."¹⁴⁹

À en croire George Waddington, de Trinity College à Cambridge, auteur d'un *Journal of a Visit to Some Parts of Ethiopia* (1822), Burckhardt était l'explorateur idéal. "We have followed in the steps of Burckhardt with his book in our hands: it is impossible to take leave of him without expressing our admiration for his character, and our gratitude for the instruction he has afforded us. His acquired qualifications were, I believe, never equalled by those of any other traveller; his natural ones appear to be even more extraordinary. Courage to seek danger, and calmness to confront it, are not uncommon qualities; but it is difficult to court poverty, and to endure insult."¹⁵⁰

À lire ces lettres et ces témoignages, on se persuaderait facilement que les vertus qu'exige le métier de voyageur tel que Burckhardt l'entend ne sont pas bien différentes de celles prônées par les prédicateurs de sa pieuse patrie: pauvreté, patience, humilité, résistance à la

tentation, soumission à la volonté de la Providence, espérance ardente de justification et de rédemption. Loin de se laisser distraire par les scènes exotiques au milieu desquelles il poursuit son but, le voyageur scientifique se concentre, se discipline, se replie sur lui-même et se consacre à sa tâche avec la rigueur passionnée du Chrétien qui cultive la vigne du seigneur au milieu des agitations du monde.

Néanmoins, son identité se trouble, se complique. En effet le fils du maître du Kirschgarten s'est complètement travesti: il est transformé physiquement, il s'habille comme un



Jean -Louis Burckhardt, comme Cheik
Ibrahim, son Héros Héros

"oriental," parle une langue inconnue à tous les siens, se conforme à des moeurs exotiques, pratique une religion que bien des Chrétiens auraient jugée opposée à la leur et fréquente des gens fort différents de tout ce que l'on connaissait à Bâle. Tout en

denonçant, en bon républicain suisse, le commerce des esclaves, il s'en achète deux, un garçon et une fille noirs. Il est possible qu'il se soit fait circoncire.¹⁵¹

Sur son lit de mort il exprime le voeu d'être enterré selon le rite musulman. En revanche, il prend grand soin de rassurer ses parents que celui que l'on appelle Cheik Ibrahim demeure toujours leur enfant Louis,¹⁵²

qu'il se souvient de ses vieux amis bâlois, s'inquiète des affaires de son père et de ses frères, s'intéresse aux neveux et aux nièces qu'il ne connaît pas, se souvient avec émotion de la belle maison de campagne d'Erndthalten où, comme enfant, il passait des journées heureuses, et s'effraye des dangers qui menacent sa patrie et de la misère qui a suivi une mauvaise récolte

en Suisse. Les lettres d'une simplicité et d'une candeur affectueuses que Burckhardt écrivit à sa famille sont un phénomène littéraire et social étonnant, ne serait-ce qu'à cause du mélange d'obstination, de piété filiale, et de simple foi en la providence indispensables pour entretenir une correspondance dans des conditions matérielles incroyablement difficiles. Guerres, distances, courriers irréguliers et imprévisibles rendent critique le choix du chemin que la lettre doit prendre, obligent à écrire deux fois ou plus la même lettre pour multiplier les chances toujours fragiles de livraison, imposent de longs délais d'un an ou même davantage entre l'expédition d'une lettre et la réception de la réponse. Si, dans ces circonstances si peu favorables à la communication, Burckhardt soutient la correspondance avec ses parents à un rythme assez fréquent, c'est qu'il lui importait sans doute beaucoup de marquer par là sa volonté de participer à la vie de sa famille et de sa patrie. Il ne fallait pas que l'on crût chez lui qu'à aucun moment Jean-Louis Burckhardt eût été remplacé par Cheik Ibrahim.

On comprend l'anxiété du voyageur travesti. Burckhardt appréciait l'hospitalité et l'amitié des représentants anglais en Egypte et en Syrie: John Barker et sa femme à Alep, le Colonel Edward Missett à Alexandrie, William Turner au Caire, le Dr. Meryon, médecin personnel de Lady Hester Stanhope. A Alep et au Caire il participait à la vie de la colonie européenne. Mais au fond c'était un monde bien étrange qu'il habitait, non seulement quand il était en voyage, mais même quand il restait sur place, surtout au Caire. Les Européens qu'il connaissait étaient souvent, comme Lady Hester ou son amant Michael Bruce, eux-mêmes des originaux. Et au Caire il s'était formé lui-même un ménage peu ordinaire. Il vivait avec ses deux esclaves noirs, un serviteur arabe nommé Shaharti, et un autre serviteur que l'on appelait Osman, à qui Burckhardt était très attaché et à qui il laissa à sa mort 2,000 piastres, ses deux esclaves, ses effets personnels et le contenu de sa maison.

Cet Osman était un Écossais (du nom de Donald Donald) pris par les Egyptiens en

1807 lors de la désastreuse tentative, sous McKenzie Fraser, de prendre Rosetta, converti à l'Islam, enrôlé ensuite dans le service des Mamlouks, et chassé avec eux en Nubie lors du coup d'état de Mehemet Ali. Revenu au Caire il était devenu l'esclave de Mehemet Ali et s'était battu à ses côtés dans la guerre contre les Wahabis. Burckhardt fit sa connaissance à Jidda, intervint auprès de Mehemet Ali pour obtenir son affranchissement et le prit chez lui comme serviteur. En contemplant ce natif de la région d'Inverness devenu Musulman scrupuleux et qui le servait fidèlement jusqu'à la fin, Burckhardt dut souvent se poser la question de son identité -- et de la sienne propre. Comment peut-on être Persan? Qu'est-ce que c'est que d'être Ecossais, Suisse, Chrétien, Musulman? Comment peut-on être à la fois Hadji Ibrahim, celui qui accomplit le pèlerinage sacré à La Mecque, Mr. John Burckhardt, voyageur scientifique devenu célèbre dans l'emploi de la African Society, et Louis, le fils pieux dont la dernière pensée, comme en témoigne le rapport du Consul anglais Salt, fut pour sa mère, qu'il n'avait pas revue depuis son départ pour Londres neuf ans auparavant?¹⁵³

D'un certain point de vue, Burckhardt demeura toujours détaché du monde qui l'entourait, seul dans un univers étranger. Il se plaint de la "total want of rational society," que ressent vivement le voyageur obligé de s'installer pour une période prolongée "in any part of these uncivilised countries,"¹⁵⁴ et il dénonce la "duplicité" des Arabes, laquelle redouble selon lui l'isolement du voyageur (demeuré apparemment insensible à l'ironie d'un tel jugement de la part d'un homme qui ne se présente jamais aux Arabes que sous un déguisement). Le voyageur ne doit pas supposer, dit-il, que "fortune will throw in his way honest or friendly people, who are too scarce ever to be calculated upon, in preparing for a journey through these countries. The traveller must consider himself surrounded by some of the most worthless of the human race, among whom he must think himself fortunate, if he can discover any less depraved than the rest, whom he can place some degree of confidence in, and make subservient to his views; and

which can only be done by identifying their interest with his own safety."¹⁵⁵ Pour les habitants de la région de Berber, près de Chendi, capitale du commerce des esclaves, il trouve avec difficulté des termes suffisamment durs. "Every thing discreditable to humanity is found in their character, but treachery and avidity predominate over their other bad qualities. In the pursuit of gain they know no bounds, forgetting every divine and human law, and breaking the most solemn ties and engagements. Cheating, thieving, and the blackest ingratitude, are found in almost every man's character."¹⁵⁶ Vers la fin du grand rapport où il raconte son pèlerinage à La Mecque, Burckhardt résume son jugement des peuples parmi lesquels il a vécu (à l'exception des Bédouins): "A long residence among the Turks, Syrians, and Egyptians, justifies me in declaring that they are wholly deficient in virtue, honour, and justice; that they have little true piety, and still less charity or forbearance; and that honesty is only to be found in their paupers or idiots."¹⁵⁷

Ces moeurs déplorables sont attribuées à la corruption et au despotisme du gouvernement turc. Le contraste est frappant, écrit Burckhardt à sa mère, entre le paysan suisse, honnête, courageux et libre, et le misérable paysan égyptien duplicitieux, vil, complètement soumis à ses maîtres.¹⁵⁸ Rien, déclare-t-il, dans l'état misérable de la société orientale actuelle n'a eu des conséquences plus néfastes pour l'esprit et le bonheur du peuple que "the necessity of continuing during their whole lives in business full of intrigues and chances."¹⁵⁹

The cheering hopes which animate an European, the prospect of enjoying in old age the profits of early exertions, are unknown to the native of the East, whose retirement would bring nothing but danger, by marking him as wealthy in the eyes of his rapacious governor. The double influence of the Turkish government and Muselman religion have produced such an universal hypocrisy, that there is

scarce a Mohammedan (whose tranquil air, as he smokes his pipe reclining on the sofa, gives one an idea of the most perfect contentment and apathy) that does not suffer under all the agonies of envy, unsatisfied avarice, ambition, or the fear of losing his ill-gotten property.¹⁶⁰

La condamnation du "despotisme oriental" est digne sans doute d'un fils des Lumières; et le préjugé de l'Orientaliste européen se laisse sentir dans la double condamnation du gouvernement et de la religion des Arabes, déclarés tous les deux inférieurs au gouvernement et à la religion des Européens. L'idéologie colonialiste est toute proche. Si l'Égypte était gouvernée par des Européens, écrit Burckhardt à sa mère, on en ferait un paradis.¹⁶¹ Il est souhaitable, en somme, pour les Orientaux eux-mêmes, que l'Europe en assume le gouvernement.

Le prestige dont jouissent à ses yeux les Bédouins ne sert en fait qu'à confirmer le jugement général de la dégénération orientale. La sympathie de Burckhardt pour les tribus du désert se déclare dès son séjour à Alep dans une lettre à ses parents dans laquelle, tout en leur donnant l'assurance de sa piété filiale, il décrit comment l'étranger est reçu parmi les nomades.

Des tapis sont étendus en votre honneur sur la terre devant les tentes, on prépare le café et en sert à tout le monde, on abat et fait cuire un agneau ou un jeune chèvre et on apporte du lait de chameau en abondance. La soirée se passe en fumant et en écoutant des histoires. Souvent dans l'air à la ronde on entend le son des chants des jeunes filles arabes. Le magnifique ciel du désert, plein d'étoiles, m'arrachait parfois au cercle. Errant seul autour du camp, je donnais libre cours à mes pensées et cherchait au-delà de l'horizon, à l'Ouest, les étoiles sous lesquelles se trouvent la maison de mon père et de ma mère.¹⁶²

Quelques années plus tard, forcé de prolonger son séjour au Caire, le jeune voyageur

au service de la African Society pense employer le temps à composer un long rapport sur les Bédouins. La plupart des voyageurs avant lui, explique-t-il dans une lettre à William Hamilton, secrétaire de la Society, n'ont pas suffisamment distingué les Bédouins des Arabes en général, ou bien ils ont écrit sur eux sans les avoir vraiment connus chez eux, dans leurs tentes, au milieu du désert. Or, les Bédouins méritent une étude particulière, par ce qu'ils représentent encore aujourd'hui les Arabes des temps bibliques, tels qu'ils étaient avant d'avoir été corrompus par la culture "orientale."

Their nation is the original stock, from which Syria, Egypt, and Barbary derive their present population, and for this reason alone they deserve to be inquired into; but they acquire a still greater interest when we consider, that amidst the utter depravity of manners and morals, and the decline of laws and civil institutions throughout the Mohammedan world, the Bedouins are the only Eastern nation who have preserved unchanged their ancient customs, and the manners of their forefathers, and who still continue to be what they were twelve hundred years ago, when their emigrating tribes conquered part of Asia, Africa, and Europe.¹⁶³

Burckhardt ne cache pas que les Bédouins sont voleurs et brigands. Mais, au lieu d'y voir une dépravation, il y découvre encore une preuve de leur caractère primitif. C'est que dans les sociétés qui ignorent encore le commerce et l'industrie, le brigandage, dit-il, (au moment même où Benjamin Constant articule la même pensée dans son pamphlet *De l'Esprit de conquête*¹⁶⁴), est une forme primitive de vie économique.

The Arabs may be styled a nation of robbers, whose principal occupation is plunder...But we must not attach to this practice the same notions of criminality that we entertain respecting highwaymen, housebreakers, and thieves, in

Europe. The Arabian robber considers his profession as honourable; and the term *haramy* ("robber") is one of the most flattering titles that could be conferred on a youthful hero...The Bedouins have reduced robbery, in all its branches, to a complete system.¹⁶⁵

It may almost be said that the Arabs are obliged to rob and pillage. Most families of the Aenezes are unable to defray the annual expenses from the profits of their cattle, and few Arabs would sell a camel to purchase provisions: he knows, from experience, that to continue long in a state of peace, diminishes the wealth of an individual: war and plunder therefore become necessary. The sheikh is obliged to lead his Arabs against the enemy, if there be one; if not, it can be easily contrived to make one.¹⁶⁶

Rien d'étonnant si Burckhardt estime que ce peuple primitif et pur n'est pas susceptible des maladies qui affligent la population corrompue de Damas, du Caire ou d'Alexandrie. Lorsque la peste menace Le Caire en 1816, il annonce à Hamilton qu'il entend se réfugier chez les Bédouins, "who among their many advantages over the settled Arabs, enjoy a total exemption from the plague."¹⁶⁷ Même la religion des Bédouins paraît marquée par leur pureté originelle. Burckhardt pense y reconnaître une espèce de déisme arabe. "The Bedouins," dit-il, "have very just notions of the Deity, but are little addicted to the precepts of their religion." Avant de succomber temporairement à l'influence des réformateurs Wahabis, qui voulurent leur inspirer la crainte de la punition qui frappe inévitablement ceux qui manquent à la stricte observation des lois religieuses, ils n'avaient pas de prêtres: "ni *mollas*, ni *imams*." Dès que le pouvoir des Wahabis diminua, ils retrouvèrent leurs vieilles coutumes.¹⁶⁸ C'est que les Bédouins sont surtout des hommes libres qui ne se soumettent à aucun maître.

The Arabs are a free nation: the liberty and independence of individuals among

them almost border upon anarchy...Every tribe ...is headed by a sheikh...but the sheikh has no actual authority over the individuals of his tribe; he may, however, by his personal qualities obtain considerable influence. His commands would be treated with contempt; but deference is paid to his advice, if the people regard him as a man skilled in public and private affairs...Thus the Bedouin truly says, that he acknowledges no master but the Lord of the Universe; and in fact the most powerful Aeneze chief dares not inflict a trifling punishment on the poorest man of his tribe, without incurring the risk of mortal vengeance from the individual and his relations. The sheikhs, therefore, or *emirs*, as some style themselves, must not be regarded as princes of the Desert...While the great sheikh may take upon himself to decide questions of minor importance, the opinion of every distinguished individual in the tribe must be ascertained, and his consent obtained, when matters of general interest, or of public importance, are to be discussed.¹⁶⁹

Les autres Arabes, que le despotisme a "féminisés," ne comprennent plus la liberté des Bédouins. Les Osmanlys ou Turcs "cannot even imagine the existence of any chief without the possession of despotic power." Ainsi Mehemet Ali crut pouvoir acheter l'obéissance des Bédouins en distribuant de l'argent à leurs chefs et trouva à son grand étonnement que les cheiks des Bedouins n'exercent pas un pouvoir absolu chez eux. "Not one Arab could they force to enlist under the banners of a foreign chief, equally despised as disliked by the Bedouins."¹⁷⁰

Toute réflexion faite, Burckhardt trouve donc beaucoup à admirer chez les Bédouins. Sous certains rapports, il les estime moralement supérieurs aux Européens ("The Arabs are ignorant of those frauds by which an European jockey deceives a purchaser; one may take a horse on their word, at first sight or trial, without any risk of being cheated"¹⁷¹) et d'autant plus

supérieurs aux Turcs.

Whoever prefers the disorderly state of Bedouin freedom to the apathy of Turkish despotism, must allow that it is better to be an uncivilized Arab of the Desert, endowed with rude virtues, than a comparatively polished slave like the Turk, with less fierce vices, but few, if indeed any virtues...The poorest Bedouin of an independent tribe smiles at the pomp of a Turkish Pasha; and, without any philosophical principles, but guided merely by the general feelings of his nation, infinitely prefers his miserable tent to the palace of the despots. Among Turks and Arab settlers [c'est-à-dire "sédentaires"], the feelings of patriotism are almost wholly extinct...Bedouins are not only solicitous for the honour of their own respective tribes, but they likewise consider the interests of all other tribes as more or less attached to their own; and frequently evince a general *esprit de corps*,...an exulting pride of conscious patriotism, not inferior to any which ennobled the history of Grecian or Helvetic republics.¹⁷²

Les Bédouins seraient en somme les Suisses du désert; leur rapport aux Turcs serait analogue à celui entre les Suisses farouchement attachés à leur indépendance et les Allemands soumis à leurs princes ou les Français asservis à l'Empereur. Peut-être Burckhardt tenta-t-il, par l'association des Bédouins et de ses compatriotes, de concilier ses rôles opposés d'"Européen" et d'"Oriental," d'homme de science et de voyageur qui s'était remarquablement bien adapté aux cultures qu'on lui envoya étudier, de fils pieux ou d'employé fidèle et de nomade épris de mouvement et curieux de la variété des choses humaines.

La sympathie du Bâlois pour les Bédouins s'étend jusqu'à la secte des Wahabis dont le but était la réforme de la religion et des mœurs de leurs frères arabes. Il en parle dès 1810 dans une lettre à ses parents, écrite d'Alep. "Il a peut-être été beaucoup question dans les

journaux d'une nouvelle secte arabe, les Wahabi, que l'on représente en Europe comme terrifiants...Ils sont aux Turcs comme les Protestants aux Catholiques, sauf qu'on ne les trouve que dans le désert et qu'ils ne représentent aucun danger au peuple des villes."¹⁷³ Dans ses *Notes on the Bedouins*, Burckhardt tient à rendre justice à "those remarkable sectaries," à propos desquels tant de rapports faux et contradictoires ont circulé.¹⁷⁴ Il présente leur doctrine comme "the Protestantism or even Puritanism of the Mohammedans." Le Wahabi reconnaît le Coran comme une révélation divine. "His principle is, `The Koran and nothing but the Koran.'"¹⁷⁵ Il rejette donc toute la doctrine traditionnelle, le *Hedayth*, au moyen de laquelle les savants interprètent le Koran. Il considère que Mahomet est un prophète, mais qu'il est un être purement humain qu'il est impie de vénérer comme un dieu. Il encourage donc le pèlerinage à La Mecque, mais dénonce comme idolâtre le pèlerinage au tombeau du prophète à Médine. Il condamne la volupté et le luxe, la richesse, l'usage du tabac et des stupéfiants, la musique et la danse, ainsi que tous les jeux, et exige que l'on vive avec les autres sur un pied d'égalité parfaite, "because no respect is due to any but God, before whom all are equal."¹⁷⁶ Non seulement Burckhardt suit de très près la guerre que mena Mehemet Ali contre ces Puritains du désert, il leur consacre la plus grande partie du second volume de ses *Notes on the Bedouins*: les "Materials for a History of the Wahabys,"¹⁷⁷ et c'est à lui que l'on doit la première description détaillée de ce qui fut en fait la forme primitive de l'état Saudi ou de l'Arabie Saudite actuelle. "The religion and government of the Wahabys may be very briefly defined," écrit-il, "as a Muselman puritanism, and a Bedouin government, in which the great chief [qu'il identifie comme Ibn Saud] is both the political and religious leader of the nation, exercising his authority in the same manner as the followers of Mohammed did over his converted countrymen."¹⁷⁸

Impossible au lecteur contemporain de s'aveugler au mépris de l'"oriental" et au potentiel raciste de cet enthousiasme de l'observateur occidental pour les restes encore purs

d'un peuple partout ailleurs corrompu, à ses yeux, par les mélanges et les confusions qui suivirent le développement de la civilisation "orientale." Mais en 1810-1816 Gobineau n'est pas encore à l'horizon et c'est sans doute davantage à Jean-Jacques Rousseau qu'il convient de rapporter le "primitivisme" de Jean-Louis Burckhardt. Cela n'empêche que le Bédouin lui sert à mettre en relief l'infériorité morale de la masse des Arabes, ainsi que sa propre extériorité par rapport à l'"Orient" dangereux.

Comme bien des voyageurs européens par la suite, cependant, Burckhardt connaissait aussi -- plus, peut-être, qu'il ne voulait l'avouer -- l'attraction de l'Orient. Le *Recueil de proverbes arabes*, qu'il expédia à Sir Joseph Banks cinq mois avant sa mort est le fruit de ces séjours au Caire dont il se crut si souvent obligé de s'excuser auprès de ses "patrons." L'ouvrage ne se rapporte pas aux Bédouins mais, ainsi qu'en témoigne le sous-titre, aux "Manners and Customs of the Modern Egyptians." Basé sur un recueil manuscrit du dix-huitième siècle, le texte (en arabe avec traduction anglaise et commentaires historiques et linguistiques) a été augmenté de quelques centaines d'autres proverbes que le traducteur et éditeur "committed to paper as he heard them quoted in general society or in the bazar," comme il rapporte dans son Introduction.¹⁷⁹ En effet, ils sont écrits, dit-il "in the vulgar dialect of Cairo, such as every inhabitant understands and every one uses, except perhaps a few who affect to despise the language of the lower classes."¹⁸⁰ Si le Bédouin nomade y figure, c'est de la perspective de l'Égyptien sédentaire de la ville ou de la campagne, du citadin "civilisé" ou du fellah ou petit paysan. Ainsi au proverbe 386 ("Entertain the Bedouin, he will steal thy clothes"), Burckhardt explique: "the Bedouins have the worst reputation among the townspeople"¹⁸¹; et au proverbe 176 ("The oppression of Turks, rather than the justice of Arabs"), "The Bedouins...in the Mamelouk times most grievously oppressed the open country of Egypt."¹⁸²

Deux traits essentiels du texte soulignent son orientation toute contemporaine: Les

proverbes qui figuraient au manuscrit, mais qui ne sont plus d'un usage courant, sont distingués des autres; et comme le traducteur transcrit en arabe classique ce qu'il a entendu dire au bazar ou dans les milieux cairotes, il prend soin de remarquer les traits particuliers de la langue parlée actuelle des Egyptiens ou le sens particulier de tel vocable dans l'usage égyptien courant "whenever the provincial idiom differs from the learned Arabic."¹⁸³ Or, Burckhardt apprécie vivement le sel, la vivacité, le bon sens, et l'humour de ces proverbes qui expriment avec tant de vivacité les moeurs et la sagesse des Egyptiens et surtout des Cairotes, et dont bon nombre, comme le traducteur le remarque à plusieurs reprises, ont été appropriés par les Occidentaux.¹⁸⁴

The natives [du Caire] are so fond of figurative language and of witty allusions and comparisons taken from low life, that these sayings are constantly quoted on every common occasion...Many... are rhythmical, and sometimes the rhymes are extremely happy; but the drollery is lost in a plain translation, which has been rendered as literal as possible...These sayings...serve to show us how the Arabs judge of men and things, and in this respect it must be acknowledged that many are dictated by wisdom and sagacity.¹⁸⁵

Ceux mêmes qui sont "so grossly indelicate" qu'il n'a pas osé les exposer aux yeux du public, n'en demeurent pas moins "extraordinairement spirituels." Chose plus remarquable encore, ces proverbes -- comparés à ceux d'une époque plus ancienne -- indiquent que l'Arabe civilisé du Caire n'est pas aussi dégénéré du type original de sa race que Burckhardt lui-même a souvent laissé entendre:

Meidani has collected many sayings that were current among the ancient Arabs at the most brilliant period of their social state and of their language; but the present collection offers to our view a different nation and different manners; it

also exhibits in some places an adulterated dialect, and alludes to vices which were probably but little known among the forefathers of the Egyptians. It proves, however, that the language is not by any means so corrupted as various travellers have imagined, and that the principles of virtue and honour, of friendship and true charity, of independence and generosity, are perfectly well known to the modern inhabitants of Egypt, although very few among them take the trouble of regulating their conduct accordingly.¹⁸⁶

Même les superstitions populaires de l'"Oriental" suscitent moins l'indignation de l'homme de science qu'une sorte de complaisance légèrement ironique semblable à celle du critique des Lumières pour les poésies et chansons populaires. Il manque un seul proverbe pour faire des neuf cent quatre-vingt-dix-neuf qu'il a recueillis un millier. En Occident on compléterait la collection, mais Burckhardt préfère respecter la coutume arabe, selon laquelle les nombres pairs portent malheur. "The translator refrains from completing the thousand, adopting here a notion prevalent among Arabs, that even numbers are unlucky, and that anything perfect in its quantity is particularly affected by the evil eye."¹⁸⁷

Les traits caractéristiques de Burckhardt voyageur et ethnologue se remarquent toujours dans le *Recueil*: longs commentaires sur la condition économique du paysan égyptien, la rapacité du gouvernement, etc.¹⁸⁸ et descriptions de mœurs, notamment en ce qui concerne la vie sexuelle, celles par exemple des "*Ghowazy*" ou prostituées, au métier desquelles sont consacrées cinq pages,¹⁸⁹ ou les cérémonies qui accompagnent le mariage. Burckhardt s'étend avec complaisance, par exemple, sur un mannequin masqué "that is frequently seen parading in front of nuptial processions of an inferior order." Ce mannequin "is a young man, whose head, arms, legs and entire body are patched over with white cotton, so that no part of the skin can be perceived, his person appearing as if completely powdered over. He exhibits, in the natural

position, that object which constituted the distinguishing attribute of the ancient Roman god of the gardens [Priapus]; this is of enormous proportion, two feet in length, and covered with cotton; and he displays it with indecent gesticulation in all the bazars before the staring multitude, and during the whole time of the procession."¹⁹⁰ Et l'observateur savant de spéculer que cette coutume, qui semble peu connue aux autres Arabes, remonte peut-être au culte chez les anciens Egyptiens du dieu dont le temple découvert à Carnac est le plus considérable de tous ceux qui nous restent.

Des jugements négatifs des qualités morales des Arabes étaient de rigueur dans les travaux des Orientalistes occidentaux. Burckhardt n'y manque pas. Voici son commentaire du proverbe 27 ("If the water come like a deluge place thy son under thy feet"): "Save thyself, even at the expense of thy nearest kindred or friends -- a selfish principle very general in the Levant"; et du proverbe 377 ("The image of friendship is truth"): "It is to be wished that the Egyptians would take this maxim as their guide. Truth in friendship does not occur in the East; I can at least conscientiously declare that neither in Syria nor in Egypt did any instance of its appearing under difficult circumstances come within my observation; but on the contrary, numerous cases where those who called themselves friends betrayed each other on the slightest prospect of gain, or through fear, or some other base motive."¹⁹¹

Néanmoins, de semblables jugements sont relativement rares dans le *Recueil*, dont le but est bien plus de communiquer quelque chose de l'esprit et des moeurs d'un peuple différent des Européens, certes, mais intelligent, vif, plein de ressources, capable de transformer ses malheurs en mots d'esprit et de faire de ses misères une sagesse. On lui trouve même quelques qualités. Les Maghrébins, par exemple, sont de riches marchands qui constituent une colonie distincte dans deux quartiers de la capitale Egyptienne. "They have the reputation of being ill-bred, surly, proud, and very obstinate, and are therefore disliked." Par rapport à la

probité, cependant, ils jouissent d'une réputation supérieure à celle des Mahométans de toute autre nation. "The word of a Moggrebyn has become a powerful saying in trade," alors que personne ne citerait jamais un Syrien ou un Turc.¹⁹² Quant à la charité et à l'hospitalité, les Cairotes et les Arabes en général sont supérieurs aux Européens à cet egard.

It is very usual in the Levant to eat before the gate of the house where travellers pass, and every stranger of respectable appearance is invariably requested to sit down and partake of the repast. Even the poorest man while he is eating invites any one passing by to share his humble meal. It must be acknowledged that with respect to food, the Egyptians, and in general the Orientals of every class, are generous towards strangers as well as towards the poor. I have reason to believe that very few at Cairo suffer from hunger,...and those who feel for their fellow creatures must be gratified on reflecting when they retire to sleep, that in this great capital there are few, if any, individuals who pass the night without thanking God for an evening meal, although poor-houses, hospitals, parish-rates, and public charitable institutions are here unknown.¹⁹³

Avant tout, le jeune Bâlois qui a vécu le bouleversement du monde de son enfance -- les révolutions politiques, la dispersion de sa propre famille et l'effondrement de sa prospérité -- admire la sagesse et la patience philosophique avec laquelle le Musulman se soumet aux décrets du destin. Il est, lui, persuadé que tout est déterminé par les desseins inscrutables de la Providence, sans lesquels la vie lui paraîtrait sans doute totalement absurde. "C'est aujourd'hui mon anniversaire," écrit-il d'Alep à ses "chers parents" le 25 novembre 1811.

Je sais que vous pensez à moi. Voilà donc le sixième anniversaire que je fête loin de vous. Il y a trois ans, le jour de mon anniversaire, j'étudiais à Cambridge; il y a deux ans, je revenais à Alep d'un village à cinq heures d'ici et faillis me faire

tuer par un homme de ma connaissance qui me prit pour un voleur et tira sur moi. L'an dernier, je me trouvais dans le désert au sud de Damas et passai toute la nuit de mon anniversaire dans une région montagneuse, où mon guide s'était égaré, sous une tempête de pluie. Ce soir je suis invité au bal. Voilà le miroir même de notre vie. Pleurer aujourd'hui, danser demain; mais c'est par de telles expériences que l'homme apprend à ne jamais désespérer de son sort et à se fier à la Providence. Comme un poète arabe a si bien dit: Tiens ferme, la roue de la vie tourne et t'élèvera du sol jusqu'au sommet.¹⁹⁴

Le même thème revient quelques années plus tard dans une lettre à sa mère écrite du Caire le 3 janvier 1816: "J'ai passé le jour de l'an ici tout seul...Il y a un an, je me suis trouvé mortellement malade d'une dysentérie à La Mecque et j'ai presque renoncé à tout espoir de rentrer en Egypte. Et pourtant me voilà maintenant de bonne humeur et en bonne santé. Voilà pourquoi je ne dois jamais abandonner l'espoir de surmonter le danger et la maladie."¹⁹⁵

Or, sous ce rapport l'Arabe musulman peut et doit servir de modèle à l'Européen chrétien. "The Arab submits to the reverses of fortune, to disappointment and distress with the most patient resignation."¹⁹⁶ Mais cette résignation n'est pas pure passivité. "Hope in the bounty of God, and a perfect resignation to his divine will, are deeply implanted in the Arab's breast; but this resignation does not paralyse his exertions so much as it does those of the Turks. I have heard Arabs reproach Turks for their apathy and stupidity, in ascribing to the will of God what was merely the result of their own faults or folly, quoting a proverb which says, 'He bared his back to the stings of mosquitos, and then exclaimed, God has decreed that I should be stung.'"¹⁹⁷

Il est difficile de dire si c'est l'Arabe ou lui-même que Burckhardt décrit ici. Sa correspondance est semée d'allusions à la Providence, à l'obligation d'y avoir confiance et,

comme nous avons vu, à la nécessité d'exercer toute son intelligence et toute sa prudence pour accomplir les tâches qu'elle paraît lui avoir imposées. Se trouvant, à la veille de son départ pour La Mecque, forcé de convaincre Mehemet Ali -- qui sait qu'il est Européen, le prend pour un Anglais et le soupçonne d'être un espion -- de l'authenticité de sa foi musulmane, il accepte de se soumettre à un interrogatoire, au cours duquel le pacha s'étonne de sa passion pour les voyages et lui demande quel profit il en tire. Le dessein de Jean-Louis fut sans doute de présenter à son interrogateur la soumission à la volonté de Dieu du Musulman authentique; mais rien dans cette profession de foi ne contredit la conviction apparemment sincère du travesti qu'est Jean-Louis Burckhardt:

Men's lives are predestined; we all obey our fate. For myself, I enjoy great pleasure in exploring new and unknown countries, and becoming acquainted with different races of people. I am induced to undertake journies by the private satisfaction that travelling affords, and I care little about personal fatigue.¹⁹⁸

Il semble même vraisemblable que le jeune voyageur, éloigné non seulement de sa ville natale mais des conditions aisées de son enfance, en soit venu au point de se trouver comme détaché des ambitions de ceux parmi lesquels il est né, plus proche ainsi, à certains egards, des Arabes musulmans que des Bâlois chrétiens. "Peu importe que l'on soit courtier ou marchand," écrit-il du Caire à son frère Gédéon, qui, après l'échec du commerce familial, dut refaire une carrière, "l'essentiel est d'être indépendant et de se conduire de telle façon que l'on puisse s'estimer soi-même. Si cela lui réussit, je pense que tout homme raisonnable, pour qui le bonheur et non seulement l'argent est le but de la vie, peut se dire content. Que Bâle, tout particulièrement, n'est pas l'endroit du monde où un tel contentement se trouve, je veux bien le croire. Notre patrie est peut-être une des villes les plus riches de l'Europe et en même temps la plus pauvre en habitants véritablement heureux. On y sait remplir la caisse à force d'efforts

inlassables, mais j'y connais peu de gens pour qui chercher le véritable bonheur en suivant le bon chemin vaille véritablement la peine."¹⁹⁹

Lorsque sa mère lui parle du temps où il reviendra à Bâle et du mariage qu'il pourra y faire, Cheik Ibrahim semble prendre conscience de tout ce qui le sépare, après tant de voyages et tant d'expériences de peuples et de mœurs différents, des gens de chez lui. Depuis son départ de Bâle, il n'avait cessé de rassurer ses parents qu'il attendait avec impatience le jour de son retour. De temps à autre il avait glissé quelques mots de *Baseldytch* dans ses lettres comme pour affirmer l'immutabilité de sa nature et de son identité bâloises.²⁰⁰ Il mesurait volontiers le grand monde à l'aune de sa petite patrie: le Jordan, près de sa source, dit-il, a à peu près "la largeur du St. Alban-Dich";²⁰¹ tel marchand Egyptien qui n'a que 300 guilders de capital se comporte avec la hauteur des Gebrüder Merian.²⁰² Il accepte le rôle de tout Bâlois expatrié: informer les gens de chez lui des possibilités commerciales au pays où il voyage. Ainsi il met Gédéon en garde contre la spéculation sur les marchés du blé et du coton égyptiens.²⁰³

Mais devant les projets de sa mère, il se rend compte qu'il lui sera fort difficile, en fait, de s'accommoder de la vie d'un bon bourgeois de Bâle. "Je n'ai pas de souhait plus cher que celui de devenir un Hausvater heureux," dit-il complaisamment, mais c'est pour rappeler tout de suite à sa mère combien de mariages tournent mal. "Quand je considère que parmi les centaines de jeunes filles et de femmes dont j'ai fait la connaissance dans différents pays, il y a à peine une ou deux, à y réfléchir de sang froid, avec lesquelles j'aurais pu supposer que je pourrais vivre heureux, je doute fort sérieusement que je sois tenté par une loterie où il y a si peu de bons numéros à tirer et où chaque mauvais numéro m'arracherait à tout jamais à mon repos et à mon bonheur." En fin de compte, la condition de "vieux célibataire" n'est difficile à supporter que "lorsqu'on n'a pas d'occupations utiles" (ce qui, évidemment, n'est pas son cas), et elle est en tout cas "préférable à la situation affreuse où nous met un mariage sans bonheur ou même

malheureux."²⁰⁴

Ce n'est pas qu'il est devenu difficile ou lunatique. Au contraire. "Tu n'auras plus à te plaindre beaucoup de mes humeurs. J'ai été obligé si souvent de m'accommoder des humeurs des autres, que les miennes se sont peut-être diminuées d'importance." Mais son métier de voyageur lui a appris à ne tenir qu'à l'essentiel. "J'ai beaucoup vécu dans la solitude, et l'expérience m'a montré que plus le cercle de nos amis est petit, plus notre jouissance de la vie est intense. Je promets de te sacrifier tous mes caprices, si tu tiens compte de cette humeur en ne m'obligeant pas à fréquenter des gens dans la société desquels je ne trouve aucun plaisir... Cela me vaudra à coup sûr d'être appelé un *Sonderling*, mais je doute fort que je puisse retourner dans ma patrie sans que la moindre infraction aux usages traditionnels ne m'attire ce nom. Et je préfère de loin porter ce nom que m'efforcer à mériter celui d'un homme du monde en faisant chaque jour le sacrifice de plusieurs heures de bonheur."²⁰⁵

Burckhardt reconnaît en somme qu'il a été profondément marqué par la vie vagabonde qu'il a menée, l'indépendance et la solitude auxquelles il s'est habitué, et la fréquentation de mondes exotiques auxquels il a participé sans jamais renoncer à son autonomie intérieure de voyageur. À la longue, il a pris goût à cette existence ambiguë et marginale, caractérisée par un nomadisme de l'esprit bien plus déstabilisant sans doute que le nomadisme physique de ses chers Bédouins. En assurant Mehemet Ali, soupçonneux et méfiant, qu'il ne voyageait que pour son plaisir personnel, il n'avait menti qu'à moitié. "I perceive that I gradually get into wandering habits," avoua-t-il dans une lettre à Michael Bruce, l'amant de Lady Hester Stanhope, datée du Caire, fin 1812.²⁰⁶

D'une part, donc, le voyageur proclame sa dévotion à la Science, à laquelle est subordonné tout plaisir personnel, tout désir individuel, tout parti pris national. Son but, raconta-t-il à ses parents en leur annonçant qu'il a trouvé un emploi auprès de la African Society, est de

faire quelque chose d'utile dans le monde, d'avancer la science elle-même et non simplement les intérêts de l'Angleterre. C'est toute sa personnalité, jusque-là flottante et incertaine, qui ressent l'effet de ce coup heureux de la fortune, dit-il. En trouvant ce que depuis huit ans il cherche en vain -- "un but pour mon activité" et un domaine où ses efforts pourront avoir des résultats ("ein Wirkungskreis"), bref, une cause transcendante à laquelle il pourra consacrer sa vie -- il s'est en fait retrouvé lui-même et déterminé qui il allait être. Sa vocation d'homme de science lui aurait ainsi rendu son identité. Burckhardt parle toujours en termes quasi religieux de cette vocation. Tel explorateur mort ou tué en pays inconnu et lointain, par exemple, sera loué comme "a noble sacrifice to the cause of truth and science"²⁰⁷ et cette vision de la science semble avoir été partagée par ses collègues de la African Society. A la mort de Burckhardt lui-même, son biographe -- lui aussi voyageur célèbre -- écrit que le nom du jeune Suisse "will be held in honourable remembrance, as long as any credit is given to those who have fallen in the cause of science."²⁰⁸

D'autre part, cependant, nous avons vu que le jeune homme qui s'endetta à Leipzig et fréquentait volontiers les théâtres londoniens n'est pas insensible aux plaisirs de la curiosité, de l'aventure, de la découverte de choses nouvelles, de la rupture des routines familières. Sans doute c'est par la Science, en fin de compte, que ces plaisirs, qui seraient autrement blâmables, se laissent justifier; c'est par le dévouement et le sacrifice que l'être errant peut se remettre dans la bonne voie et se laver de ses torts. Dans un passage remarquable d'une lettre à ses parents Burckhardt, âgé alors de 23 ans, explique que l'entreprise dans laquelle il vient de s'engager "est peut-être pour moi le seul moyen de vous revoir avec honneur et de vous prouver que j'étais capable d'une longue période de repentirs et de sacrifices afin de pouvoir espérer que l'on me reprendra avec confiance."²⁰⁹ Le même motif se laisse entendre à la fin comme au début de sa courte carrière. Moins d'un an avant sa mort, alors qu'il s'était déjà fait

une réputation dans les milieux savants de Londres, il écrivit à sa mère que mériter ses louanges lui importait bien plus que tous les applaudissements du public.²¹⁰

Dans les lettres que Burckhardt envoie régulièrement à Sir Joseph Banks et aux autres membres du Comité de la African Society il est également sans cesse question de son désir de s'assurer "the approbation of the African Association."²¹¹ "If any thing can give me pleasure," écrit-il à William Hamilton, secrétaire de la Society, "it is the information which you give me, that my employers are contented with me...As long as I have the honour to be in their service, no efforts shall be left untried by me to deserve their approbation."²¹² Quant au Président de la Society, Sir Joseph Banks lui-même, Jean-Louis le regarde avec vénération, comme un père. Il semble d'ailleurs avoir reçu du Président de la Royal Society bien plus de marques de satisfaction qu'il ne reçut de Johann-Rudolph Burckhardt. "That venerable and noble minded patron of science," écrit-il à un ami, "has written me a letter containing expressions which I could expect only from a parent. As such I really revere him."²¹³

Burckhardt lui-même fait le rapprochement entre les différentes figures paternelles auprès desquelles il semble avoir toute sa vie cherché l'approbation ou la réhabilitation. Remerciant un correspondant d'avoir donné de ses nouvelles à sa mère (veuve depuis un an) et de lui avoir communiqué "the satisfaction which my services have caused to my employers," il ajoute: "Next to the desire of contenting the latter, that of contributing to the happiness of my mother is the most fervent I have in this world. So flattering a testimony as that which came from you, could not fail to excité in her heart very lively emotions."²¹⁴

Se dévouer à la Science semble bien avoir été pour Jean-Louis Burckhardt le chemin de la rédemption. Au jeune nomade, qui dut apprendre loin de chez lui, dans l'exil, la mort de son frère aîné et de son père, la disparition de son frère cadet et l'effondrement de la fortune familiale, au Suisse protestant travesti en Syrien musulman, au fils de patricien devenu Cheik

Ibrahim, la Science se présenta sans doute comme un ancre stable dans un univers en mouvement perpétuel, une patrie universelle, une valeur transcendante dont le service exige une abnégation complète mais qui, en récompense, transforme la faiblesse en vertu et l'équivoque en instrument de vérité. Grâce à elle, l'être ballotté par les tempêtes de l'histoire entrevoit le port. Burckhardt paraît avoir été convaincu qu'en l'arrachant d'abord à sa patrie et à sa famille, et plus tard à l'existence flottante et incertaine qui fut la conséquence de ce déracinement, la Providence l'élut en fait pour son service. La Providence voulut également, selon lui, qu'il ne lui fût pas octroyé de mener sa tâche à bout -- "I was starting in two months time with the caravan...to Fezzan, thence to Tombuctou, but it is otherwise disposed," dit-il sur son lit de mort²¹⁵ -- comme pour lui rappeler que c'est le service de la Science qui fait la gloire du serviteur, alors que la Science elle-même est infinie et ne dépend d'aucun individu.

C'est la Providence enfin qui transforme la comédie en destin en rapprochant, au moment suprême, le jeune étranger des Musulmans parmi lesquels il avait appris à vivre et chez qui il admirait avant tout la soumission patiente à ses décrets. "The funeral, as he desired, was Mohammedan," lit-on dans la belle biographie officielle dont la African Society fit précéder l'édition posthume des *Travels in Nubia*, "conducted with all proper regard to the respectable rank which he held in the eyes of the natives."²¹⁶ Le cortège formé par Osman, le Mahométan écossais, devenu son serviteur dévoué, Shaharti, son serviteur arabe, Mohammed, son vieux professeur d'arabe, les savants Musulmans dont il était devenu le familier, et une foule de Cairotes auxquels il était connu simplement comme Cheik Ibrahim s'achemina lentement par les rues du Caire vers Bab el Nasr, la Porte de la Victoire, où le fils de la grande bourgeoisie bâloise -- l'ancien camarade des "Drösy Werthemann, Dany Merian, Stöffy Burckhardt, Ruedi Ryhiner, Stöffy VonderMühll etc."²¹⁷ -- fut enfin enterré selon le rite musulman. "Il est certain qu'un voyage comme celui-ci a lui aussi ses charmes," avait-il écrit un jour à ses parents, "et

l'homme peut trouver le contentement même dans le silence des déserts. Le bonheur n'a désigné aucun endroit de cette terre comme sa demeure; chacun est capable de trouver le sien dans son propre coeur, et il peut l'y conserver aussi bien parmi des Arabes à demi sauvages qu'au milieu de la nation la plus cultivée de l'Europe."²¹⁸



Un lieu sacré appelé Safa, dessiné par J.-L. Burckhardt

Comme épilogue à ces trois portraits de Bâlois nomades, je citerais volontiers une observation du metteur en scène et critique littéraire britannique Martin Essler à propos de Max Frisch. Comment, demande-t-il, celui qui est doué d'un tempérament d'artiste ou de penseur réagit-il au souci de la respectabilité qui est si important dans la bourgeoisie suisse. "La réaction ordinaire, c'est d'embrasser la vie de Bohême, de répudier avec éclat les valeurs respectables. Les villes suisses, telle que Zürich, ont chacune leur Bohème artistique. Mais ces petites enclaves bohémiennes sont encore plus étriquées que le petit monde bourgeois auquel elles

s'opposent. D'où la nostalgie suisse du romantique, de l'exotique, du lointain." Au coeur de l'oeuvre de Frisch se trouverait, selon Esslin, "le problème de l'identité -- comment rejoindre le moi véritable? comment vivre une existence authentique?"²¹⁹ Frisch lui-même évoque dans *Santa Cruz*, une de ses premières pièces de théâtre, la tension entre la "*Sehnsucht*" d'une part et la "*Sicherheit für Weib und Kind, für Zofe, Diener, Köchin, Knecht, der liebe Gott, das Vaterland*" de l'autre... S'étant efforcé "de tuer la nostalgie, de la tuer et de l'enterrer dans le silence absolu, pour qu'elle n'effraye pas" son épouse, le capitaine -- un des personnages principaux de la pièce -- la redécouvre toujours puissante et vivace lors du passage au château d'un voyageur mystérieux qui réveille chez lui et chez sa femme bien des souvenirs et des pensées endormis mais jamais complètement étouffés. "Lorsque je suis assis à côté de toi, le soir, après le travail, lorsque je lis par exemple," dit le Capitaine à sa femme, "que cherchons-nous sinon Lui, qui vit notre autre vie, peut-être notre vie authentique, la vie que je vivrais moi-même aujourd'hui, si je m'étais embarqué alors sur le bateau étranger, si j'avais choisi la mer plutôt que la terre, si je m'étais décidé pour l'énorme plutôt que pour le sûr. Je Le cherchais, celui vers qui ma pensée doit sans cesse revenir, quand même je me réjouis de notre bonheur, de notre enfant, de nos terres, qu'il est l'été, que je passe à cheval par les champs pleins du jeune blé qui pousse, que des nuages noirs se poursuivent sur le ciel du soir au dessus du blé, de notre blé -- Dieu, je sais que je suis heureux!"²²⁰

NOTES

1. "Die Bedeutung der schweizerischen Linie im Spektrum Europas" (compte rendu du *Spektrum Europas* par le Graf Hermann Keyserling, *Neuer Schweizer Rundschau*, vol. 24, 1928), réimprimé dans C.G. Jung, *Zivilisation im Übergang*, (Olten und Freiburg im Breisgau: Walter-Verlag, 1974; *Gesammelte Werke*, 10), pp. 519-530, à la p. 527. Toutes les traductions de textes allemands sont de nous --L.G.

2. "Motionless at a Great Stride: In Praise of Folly and Some Swiss Vagabonds," *The Literary Review* (Madison, N.J.), 36 (1993), 501-507. Voir aussi l'essai de Bouvier sur Genève dans *Geneva-Zürich-Basel: History, Culture and National Identity*, ed. Lionel Gossman (Princeton: Princeton University Press, 1994).
3. These confirmée par un texte de Heinrich Füssli où il est question du "soupir sacré du Heimweh que toi seule, ô ma patrie, évoques dans le coeur de tes enfants." *Klagen* (Lettre à Lavater, datée de Barth 1763), Johann Heinrich Füssli, *Sämtliche Gedichte* (Zürich: Orell Fussli, 1973), p. 27. Un poème de Blaise Cendrars, dans lequel sont célébrés sept oncles entreprenants qui parcourent le monde entier de l'Alaska à la Patagonie et de Galveston à Baghavapour a pour refrain les vers suivants: "Il y avait encore quelque chose/ La tristesse/ Et le mal du pays."
4. Thomas Jefferson Hogg, *Two Hundred and Nine Days, or The Journal of a Traveller on the Continent* (Londres: Hunt & Clarke, 1827). 2 vols.
5. John McCormack, *One Million Mercenaries: Swiss Soldeiers in the Armies of the World* (London: Leo Cooper, 1993), p. 147; Jean-Pierre Dorand, Daniel Stevan, Jean-Claude Vial, François Walter, *Histoire de la Suisse* (Fribourg: Editions Fragnière, 1984), pp. 174-81 ("Le service à l'étranger"). Voir également pp. 182-189 sur l'émigration.
6. J. Murray Luck, *A History of Switzerland* (Palo Alto: Society for the Promotion of Science and Scholarship, 1985), p. 264. 700,000 seraient tombés sur le sol français au service des rois de France, selon Jérôme Bodin, *Les Suisses au service de la France* (Paris: Albin Michel, 1988), p. 331. Voir aussi Rudolf Bolzern, "Soldienst im 17. und 18. Jahrhundert" dans Bernhard Schneider, ed., *Alltag in der Schweiz seit 1300* (Zürich: Chronos, 1991), pp. 159-68.
7. Rousseau, *Confessions*, ed. Bernard Gagnebin et Marcel Raymond dans *Oeuvres complètes*, vol. 1 (Paris: Bibliothèque de la Pléiade, 1959), pp. 13, 216.
8. Jérôme Bodin, *Les Suisses au service de la France: De Louis XIV à la Légion étrangère* (Paris: Albin Michel, 1988), pp. 310-13.
9. W. Schlatter, *Geschichte der Basler Mission*, vols. 1-3 (Bâle, 1916); H. Witschi, *Geschichte der Basler Mission*, vol. 4 (Bâle, 1965).
10. Martin Esslin, "Max Frisch," dans *Swiss Men of Letters*, ed. Alex Natan (Londres: Oswald Wolff, 1970), pp. 239-58, à la p. 244.
11. Eudo C. Mason, *The Mind of Henry Fuseli*, Selections from his Writings, with an Introduction (Londres: Routledge, 1951), pp. 104-10.
12. Giorgio Cheda, "Die Tessiner Auswanderung im 19. Jahrhundert," dans Bernhard Schneider, ed., *Alltag in der Schweiz seit 1300* (Zürich: Chronos, 1991), pp. 247-56.
13. Sur Bandelier, voir l'éloge dans *American Anthropologist*, 16 (1914):349-58.
14. J. Murray Luck, *A History of Switzerland*, pp. 211-12, 259-62, 427-31. Sur l'émigration suisse en Amérique du Nord, on peut consulter la bibliographie exhaustive de P. William Filby, *Passenger and Immigration Lists: Bibliography 1538-1900* (Detroit: Gale Research Company, 1981); sur l'émigration en Amérique du Sud, on peut consulter celle de Martin Nicoulin et Béatrice Ziegler, *Emigration suisse en Amérique latine (1815-1939); essai bibliographique* (Berne: Bibliothèque Nationale Suisse; Zürich: Institut d'Histoire de l'E.P.F.Z., 1975)
15. Giorgio Cheda, art. cit.
16. Blaise Lempen nous le rappelle bien à propos dans *Un Modèle en crise: la Suisse* (Lausanne: Payot, 1985), pp. 16, 39-

40.

17. Sur Titulescu, voir l'excellent article dans *Biographisches Lexikon zur Geschichte Südosteuropas*, ed. M. Bernath et K. Nehring (Munich: Oldenbourg, 1981), vol. 4, pp. 329-31.

18. *Confessions*, Bibliothèque de la Pléiade, pp. 54, 221.

19. *Ibid.*, p. 172.

20. *Ibid.*, p. 99.

21. Voir aussi sa vision de ce qu'aurait été sa vie s'il avait bien voulu épouser Mlle Merceret, *ibid.*, p. 145-46.

22. *Ibid.*, pp. 79, 83.

23. Sur la vie de Bachofen, voir sa *Selbstbiographie* dans *Basler Jahrbuch*, 1917, pp. 295-348; la notice biographique de Karl Meuli, éditeur général de ses *Gesammelte Werke* (ci-après *GW*), *GW*, vol. 3 (Bâle: Benno Schwabe und Co., 1948), pp. 1012-1079; et Lionel Gossman, *Orpheus Philologus: Bachofen versus Mommsen on the Study of Antiquity* (Philadelphia: American Philosophical Society, 1983). Sur la pensée de Bachofen, Andreas Cesana, *Johann Jakob Bachofens Geschichtsdeutung* (Bâle: Birkhauser, 1983) et à utiliser avec prudence) Alfred Baeumler, "Bachofen der Mythologie der Romantik," dans *Der Mythos von Orient und Occident: Aus den Werken von J.J. Bachofen*, ed. Manfred Schröter (Munich: C.H. Beck, 1925; ré-impression, 1956), pp. xxiii-cxciv.

24. *Dr. Wilhelm Theodor Streuber. Nekrolog. November 1857* (Bâle: Schweighauser'sche Buchdruckerei), pp. viii, xxxvi.

25. *Selbstbiographie*, ed. Alfred Baeumler (Halle/Saale: Niemeyer, 1927), p. 29.

26. Bachofen, *Briefe* in *GW*, vol. X. Lettre 257, 18.2.1869.

27. Remerciant Lewis Morgan de l'envoi de deux articles par Adolphe Bandelier, Bachofen observe qu'ils ont "agreeably renewed" l'intérêt qu'il porte depuis longtemps aux anciens Américains et que lui inspira "my master and colleague, the late G. Müller, prof. theol. of Basle University." (*Briefe*, lettre 296, 21.11.1878) Religion et anthropologie ne semblent guère séparables dans l'oeuvre de Bachofen.

28. J.J. Bachofen, *Das Mutterrecht*, *GW*, III, p. 593.

29. *Ibid.*, p. 587.

30. J.J. Bachofen, *Griechische Reise* (Heidelberg: Richard Weissbach, 1927), pp. 175-227.

31. *Briefe*, Lettre 134, 12.7.1861. Un épisode identique à Naples en 1963; lettre 162, 10.6.1863.

32. *Briefe*, lettres 50 (6.1.1848), 69 (25.1.1851), 162 (10.6.1863)

33. *Ibid.*, lettres 199 (4.6.1865) et 152 (14.1.1863).

34. *Ibid.*, lettre 140, 1861.

35. *Ibid.*, Lettre 336 (8.4.1887).

36. *Ibid.*, lettre 333 (15.4.1886).

37. Ibid., Lettre 84 (21.6.1856).
38. Ibid., lettre 188 (29.8.1864).
39. Pour les textes de Bachofen, voir L. Gossman, "Basle, Bachofen and the Critique of Modernity in the Second Half of the Nineteenth Century," *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* (1987) 44:136-85, a la p. 172.
40. *Selbstbiographie*, p. 29.
41. "Die Grundgesetze der Volkerentwicklung und der Historiographie," *GW*, VI, p 412.
42. *Selbstbiographie*, p. 25.
43. *Selbstbiographie*, p. 33. Voir aussi Introduction au *Mutterrecht*, trad. anglaise (*Myth, Religion and Mother-Right* [Princeton: Princeton University Press, 1967], p. 76).
44. *Briefe*, lettres 85 (1856) et 144 (1862) à Meyer-Ochsner. Cf. lettre 155, également à Meyer-Ochsner (21.2.1863): "Reiselust, m.I. Freund, rinnt in allen meinen Adern. Ich gestehe Ihnen, dass es mir hier oft su enge wird und ich manchmal den Sack nehmen möchte."
45. *Geschichte der Romer*, dans *GW*, I, p. 104.
46. Lettre de Lewis Morgan a Bachofen, *Briefe*, lettre 308*, 27.1.1881; voyez aussi lettres 296, 21.11.1878 (de Bachofen à Morgan); 298*, 13.3.1879; 306*, 12.11.1880; (de Morgan à Bachofen).
47. Lettre à Gottfried Kinkel, 26.11.1843, *Briefe*, ed. Max Burckhardt (Bâle: Schwabe, 1949-86), 2:52.
48. Lettre à Kinkel, 24.11.1843, *Briefe*, 2:51.
49. Lettre à Eduard Schauenburg, 30.11.1843, *Briefe* 2:54.
50. Lettre à Kinkel, 24.11.1843, *Briefe*, 2:50.
51. Lettre à Johanna Kinkel, 29.1.1844, *Briefe*, 2:81.
52. Lettre à E. Schauenburg, 30.11.1843, *Briefe*, 2:55.
53. Lettre à Kinkel, 11.6.1845, *Briefe*, 2:166-67.
54. Lettre à Carl Fresenius, 16.8.1845, *Briefe*, 2:179.
55. Lettre à Hermann Schauenburg, 28.2.1846, *Briefe*, 2:209.
56. Lettre à Hermann Schauenburg, 28.2.1846, *Briefe*, 2:208.
57. Lettre à Hermann Schauenburg, 27.2.1847, *Briefe*, 3:55.
58. *Basler Zeitung*, 27.3.1848.
59. Lettre du 31.7.1844, *Briefe*, 2:112.

60. Lettre à Emma B. Kron, 21.5.1852, *Briefe*, 3:150.
61. Lettre du 18.12.1852, *Briefe*, 3:172.
62. Lettre du 9.8.1874, *Briefe* 5:237.
63. Lettre à Rudolf Oerri, 23.12.1871, *Briefe*, 5:147.
64. Lettre à Von Preen, 25.3.1890, *Briefe*, 9:240.
65. Lettre à Von Preen, 31.5.1874, *Briefe*, 5:224-25.
66. Ibid.
67. Lettre à von Preen, 23.12.1871, *Briefe*, 5:149.
68. Lettre à Bernhard Kugler, 9.8.1874, *Briefe*, 5:237.
69. Lettre du 16.11.1860, *Briefe*, 4:76.
70. Lettre à Max Alioth, 15.8.1878, *Briefe*, 6:261.
71. Lettre à von Geymuller, 8.5.1891, *Briefe*, 9:299.
72. Lettre à Jacob Oerri fils, 3.3.1867, *Briefe*, 4:241.
73. Lettre du 30.5.1877, *Briefe*, 6:133.
74. Lettre à Robert Gruningen, 4.9.1876, *Briefe*, 6:110.
75. R. Forcart-Bachofen, *Chronik der Familie Bachofen in Basel* (Bâle: Birkhäuser, 1911); *Scheik Ibrahim (Johann Ludwig Burckhardt): Briefe an Eltern und Geschwister*, ed. Carl Burckhardt-Sarasin et Hansrudolf Schwabe-Burckhardt (Bâle: Helbing und Lichtenhahn, 1956), p. 34: lettre à son demi-frère, Johann Burckhardt, 9.3.1802.
76. Lettre à sa belle-soeur, Anna-Elisabeth Burckhardt-Gemuseus, 5.7.1802, dans *Scheik Ibrahim (Johann Ludwig Burckhardt): Briefe an Eltern und Geschwister*, ed. Carl Burckhardt-Sarasin et Hansrudolf Schwabe-Burckhardt (Bâle: Helbing und Lichtenhahn, 1956), p. 39. Ci-après: *Scheik Ibrahim*.
77. Lettre datée du Caire, 2.8.1815, *Scheik Ibrahim*, p. 154.
78. Dans son étude dorénavant classique de l'"orientalisme" (*Orientalism*, New York: Pantheon Books, 1978, p. 160), Edward Said le confond avec le grand historien Jacob!
79. Lettres à Johann, 19.5.1799; 8.6.1799, *Scheik Ibrahim*, pp. 25-26, 27.
80. Lettre du 16.8.1799, *Scheik Ibrahim*, p. 29.
81. Lettre du 24.12.1800, *Scheik Ibrahim*, p. 32.
82. Lettre du 19.5.1799, *Scheik Ibrahim*, p. 26.

83. Lettre à Johann, *Scheik Ibrahim*, pp. 35, 36.
84. Lettre à Johann, 9.3.1802, *Scheik Ibrahim*, p. 35.
85. Lettres à Johann, 28.8.1803, 14.9.1803, 5.10.1803, 18.12.1803, *Scheik Ibrahim*, pp. 44, 45, 47, 48.
86. Lettre à Sir Joseph Banks, 3.1.1817, *The Banks Letters*, ed. Warren R. Dawson (Londres: Trustees of the British Museum, 1958), p. 783.
87. Sur sa vie affective et érotique, Katharine Sim, *Desert Traveller: The Life of Jean Louis Burckhardt* (Londres: Gollancz, 1969), pp. 166-67, 375. Sur sa religion, *ibid.*, p. 289-90. Selon Sim, "He was much alone with his thoughts, and so deeply involved with his role as a Muslim that he may well almost have become one -- at least as much as he was anything else...We ourselves are none the wiser."
88. Lettre à ses parents, 1.7.1807, *Scheik Ibrahim*, pp. 86-87.
89. Lettre du 29.8.1806, *Scheik Ibrahim*, p. 65.
90. Lettres du 11.11.1806, 17.12.1806, 30.11.1807, *Scheik Ibrahim*, pp. 77, 80, 93.
91. Lettre du 25.2.1807, *Scheik Ibrahim*, p. 82.
92. Lettres du 29.8.1806, 25.2.1807, 29.8.1806, *Scheik Ibrahim*, pp. 65, 82, 66.
93. Au lendemain de son arrivée en Angleterre, Louis peut rapporter à ses parents que "nous nous voyons d'habitude tous les jours et nous nous promenons ensemble de 3 à 4 heures," mais l'année suivante il se plaint: "Mon cousin Christophe Burckhardt ne s'est pas montré à son avantage à votre égard et au mien ces temps-ci; j'évite cependant de me brouiller avec lui" (Lettres du 30.9.1806, 30.11.1807, *Scheik Ibrahim*, pp. 70, 92).
94. Sur les deux Iselin, lettres du 14.10.1806 et 1.5.1808, *Scheik Ibrahim*, pp. 73, 106.
95. Lettre à ses parents du 22.5.1807, *Scheik Ibrahim*, p. 85.
96. Lettre du 30.9.1806, *Scheik Ibrahim*, p. 69.
97. Lettre du 30.11.1807, *Scheik Ibrahim*, p. 91.
98. Lettres du 29.8.1806, 14.10.1806, 30.9.1807, *Scheik Ibrahim*, pp. 66, 72, 91. "Ich habe alle meine wenige Standhaftigkeit nöthig, um nicht allen Muth sinken zu lassen." (p. 91)
99. Par exemple, lettres 2.8.1806, 14.10.1806, 25.2.1807, 25.10.1813, *Scheik Ibrahim*, pp. 61, 73, 82, 146, et partout dans ses écrits de voyage.
100. Lettre du 25.2.1807, *Scheik Ibrahim*, p. 82.
101. Lettre à ses parents, 14.2.1808, *Scheik Ibrahim*, p. 95.
102. *Ibid.*
103. Sur Banks, voyez David Philip Miller, "Joseph Banks, empire, and 'centers of calculation' in late Hanoverian London," in David Philip Miller et Peter Hanns Reill, eds., *Visions of Empire: voyages, botany, and representations of nature*

(Cambridge: Cambridge Univ. Press, 1996), pp. 21-37, surtout le schema, p. 30; David Mackay, "Aspects of empire: the Bankian collectors and evaluation of new lands," *ibid.*, pp. 38-57; Alan Frost, "The antipodean exchange: European horticulture and imperial designs," *ibid.*, pp. 58-79; David Philip Miller, "Sir Joseph Banks: an historiographical perspective," *History of Science*, 1981, 19:284-92. Les plus grands peintres de l'époque ont fait son portrait – Sir Joshua Reynolds, Sir Thomas Lawrence. On a aussi des portraits en médaillons par Flaxman et Tassie.

104. Lettre à ses parents, 17.12.1806, *Scheik Ibrahim*, p. 79.

105. Lettre à ses parents, 30.5.1808, *Scheik Ibrahim*, p. 107; sur la African Society, ses membres et ses activités, voyez aussi une lettre du 1.5.1808, *ibid.*, pp. 98-99.

106. Edward Smith, *Life of Sir Joseph Banks* (Londres: John Lane, The Bodley Head, 1911), p. 150.

107. Lieutenant Colonel William Leake, *Memoir of the Life and Travels of John Lewis Burckhardt*, précédant les *Travels in Nubia* de Burckhardt (Londres: John Murray, 1819), pp. iii-xcii, à la p. v. Ci-après, Leake. William Martin Leake (1777-1860) est un voyageur célèbre. Ses descriptions systématiques et détaillées des sites grecs notamment (entre autres *Topography of Athens*, 1821) furent fort appréciées par les spécialistes de l'antiquité, tel Karl Otfried Müller, qui fit sa connaissance lors d'un voyage en Angleterre en 1822. (Je remercie le Prof. Josine Blok de l'Université de Groningen de m'avoir fourni les renseignements sur Leake).

108. Sur l'adoption du costume arabe, voyez James Bruce, *Travels to Discover the Source of the Nile*, selected and edited by C.F. Beckingham (Edinburgh: Edinburgh University Press, 1964), Introduction, p. 5. Sur l'adoption d'un nom arabe, voyez Sim, *Desert Traveller*, p. 75. Burckhardt lui-même remarque dans une lettre à ses parents que "presque tous les voyageurs prennent ici un nom arabe." (D'Alep, 2.1.1810, *Scheik Ibrahim*, p. 116) Ce n'est que peu à peu et prudemment que Burckhardt se déguise pourtant. A Malte il n'est qu'à moitié déguisé: "The dress I have taken is somewhat Syrian, yet sufficiently differing from the real Syrian costume, to shew that I have no wish of passing for a native." (Lettre de Malte, 22.5.1809, Leake, p. viii)

109. Extrait d'une lettre datée de Malte, 22.5.1809, Leake, pp. viii, x.

110. Lettre du 2.10.1809, reproduite dans Leake, p. xi.

111. *Travels in Nubia* (Londres: John Murray, 1819), pp. 348-49 et 349 note.

112. Lettre du 2.10.1809, Leake, p. xix.

113. Lettre du 12.5.1810, Leake, p. xxvii.

114. Lettre de Damas, 15.8.1810, Leake, pp. xxviii, xxxvi.

115. Lettre du 4.7.1815, *Scheik Ibrahim*, p. 152.

116. Burckhardt mentionne Seetzen pour la première fois dans une lettre du 22.4.1809, citée par Leake, p. vi. Il en fait plus tard l'éloge dans une lettre à ses parents, d'Alep, 15.1.1811, *Scheik Ibrahim*, p. 125; lettre du 15.10.1816, Leake, pp. lxxiii-lxxiv).

117. Lettre du 18.5.1817, Leake, pp. lxxxi-lxxxii. Voyez également *Travels in Arabia* (Londres: Henry Colburn, 1829), pp. 375-76: "Travellers who pass rapidly through the East, without a knowledge of the language, and rarely mixing with any but persons interested in misrepresenting their true character, are continually deceived by the dignified deportment of the Turks, their patriarchal manners and solemn speeches – although they would ridicule a Frenchman who, after a few months' residence in England, and ignorant of the English language, should pretend to a competent knowledge of the

British character and constitution."

118. Lettre d'Alep, 7.9.1811, Leake, p. xli.

119. Leake, p. lviii.

120. Leake, p. lviii.

121. Leake, pp. lvii-lviii.

122. Les travaux sur la tête de "Memnon" furent confiés au célèbre ingénieur italien Giovanni Belzoni, que Burckhardt admira sincèrement. (Lettres du 1.7.1816, 20.2.1817, 18.5.1817, Leake, pp.lxix, lxxvi-lxxviii, lxxxiii)

123. *Travels in Nubia*, pp. 328-31; description détaillée de l'opération en latin.

124. Ibid. pp. 321-22.

125. A Banks, Djidda, 7.8.1814, Leake, pp. lvi-lvii.

126. Fin d'un long rapport, sous forme de lettre, à la African Society, Alep, 2.10.1809, Leake, p. xxv.

127. Sur le dégoût inspiré par la polémique intellectuelle, voyez Prosper de Barante, *Histoire des Ducs de Bourgogne*, 12 vols., (Paris, 1824-26), Introduction, vol. 1, p. xxxvi.

128. Lettre du 22.10.1815, *Scheik Ibrahim*, p. 159.

129. Lettre du Caire, 23.3.1817, Leake, p. lxxx.

130. Lettre du 5.10.1816, Leake, p. lxxiv.

131. Alors que Burckhardt se fit accepter parmi les Arabes par la seule force de son caractère, Lady Hester dut y dépenser des sommes folles. Le jeune Suisse déguisait mal sans doute le mépris avec lequel il regardait les activités des riches amateurs qui parcouraient alors l'Asie Mineure à la recherche d'expériences exotiques. Lady Hester le devina et ne le lui pardonna jamais. Ses nombreux biographes sont tous d'accord à ce sujet. Voyez, par exemple, Joan Haslip, *Lady Hester Stanhope: A Biography* (Londres: Cobden-Sanderson, 1934), pp. 132-33, ou l'ouvrage (fort romancé) de Doris Leslie, *The Desert Queen* (Londres: Heinemann, 1972), pp. 134-37. Voyez aussi Katharine Sim, *Desert Traveller*, pp. 127-28. Lady Stanhope attribua d'ailleurs à Burckhardt la jalousie que – selon ses biographes – lui inspirèrent les succès du simple bourgeois bâlois. Elle écrivit à Sir Joseph Banks le 3 janvier 1817 (donc peu avant la mort de Burckhard) qu'avec le plus grand respect pour Cheikh Ibrahim comme voyageur, elle n'aimait pas son caractère "envieux, malicieux et faux." (*The Banks Letters*, ed. Warren R. Dawson [Londres: Trustees of the British Museum, 1958], p. 783)

132. Lettre du 12.12.1811, *Scheik Ibrahim*, p. 135. Voyez également lettre du 15.1.1811 (ibid., p. 125).

133. Justifiant à ses parents sa décision de se proposer comme voyageur à la African Society, Burckhardt insiste que comme métier, ce n'est pas plus dangereux que le service militaire et qu'au moins on se sacrifierait à des fins utiles et louables plutôt qu'à une cause que nous jugeons peut-être même condamnable. "Supposons que j'étais en campagne dans le service militaire, est-ce que la mort ne serait pas tous les jours devant mes yeux et à mes côtés, ne devrais-je pas comme tant d'autres me livrer à l'accident imprévisible d'une balle étrangère? Et pour quoi? Pour une cause qui est peut-être contraire à mes idées, qui ne me touche en rien et dont le succès ou le manque de succès ne me serait, ni l'un ni l'autre, d'aucun avantage direct ou indirect." (Lettre à ses parents, de Londres, 1.5.1808, *Scheik Ibrahim*, p. 99)

134. Lettre à ses parents, de Londres, 1.5.1808, *Scheik Ibrahim*, p. 103.
135. Lettre de Damas, 30.5.1812, Leake, p. xliii.
136. Lettre d'Esne (Egypte), 2.5.1813, Leake, p. li.
137. Ibid. Voyez également une lettre d'Alexandrie, 2.9.1815 (Leake, p. lxiii): "Convinced as I still am, that the Fezzan route presents fewer difficulties for penetrating into Africa from the East, than any other, my departure from Cairo must depend upon the arrival and redeparture of a Fezzan caravan. I trust that I shall have a less severe trial of patience than that which made me lose nearly a twelve month in Upper Egypt, before I could find an eligible conveyance into Nubia; yet it was to that patience that I owed the success of my journey, and I have laid it down as an invariable rule never to sacrifice security to time, however reluctantly I may submit to the privation of almost every means of instruction and to the total want of rational society."
138. Lettre d'Esne, 14.10.1813, Leake, p. liii.
139. Lettre du Caire, 8.2.1816, Leake, pp. lxiv-lxv.
140. Lettre du Caire, 1.7.1816, Leake, p. lxix.
141. Lettre du Caire, 18.5.1817, Leake, p. lxxxiv; voyez aussi Leake, pp. lxix, lxxv. Burckhardt craint que sa réputation ne soit endommagée par de longs mois d'inactivité, mais il refuse de se justifier bêtement en risquant un coup hasardeux qui pourrait en fait déterminer l'échec de l'entreprise dans laquelle non seulement ses employeurs, mais lui-même ont déjà beaucoup investi.
142. "The holy Kaaba is rendered the scene of such indecencies and criminal acts, as cannot with propriety be more particularly noticed. They are not only practised here with impunity, but, it may be said, almost publicly; and my indignation has often been excited, on witnessing abominations which called for the from other passing spectators nothing more than a laugh or a slight reprimand" (*Travels in Arabia* [Londres: Henry Colburn, 1829], p. 150).
143. "The passion of love is, indeed, much talked of by the inhabitants of towns; but I doubt whether anything is meant by them more than the grossest animal desire: at least, I have never witnessed among them any instance of persevering affection amidst misfortunes; while, on the contrary, many persons daily evince the most perfect indifference immediately after enjoyment." (*Notes on the Bedouins and Wahabys* [Londres: Henry Colburn and Richard Bentley, 1831], vol. 1, pp. 273-75)
144. *Travels in Nubia*, p. 331, note.
145. Ibid., p. 222.
146. Si Louis était suffisamment distrait par ses voyages, écrit-elle, "one has to wonder as to those long stretches of boredom spent waiting for caravans between tedious journeys. These times must have been especially taxing for so virile a man, possessed as Louis was of inexhaustible energies." (Katharine Sim, *Desert Traveller: The Life of Jean Louis Burckhardt*, p. 166. Voyez également pp. 97, 166-67, 306-307, 323, 375)
147. Cité dans Frank Hamel, *Lady Hester Stanhope* (Londres: Cassell, 1913). Le document original serait entre les mains de l'auteur.
148. *Travels in Nubia*, p. 357.
149. *Autobiography*, 1855, 2:179-80, citée par Sim, p. 214. Sim ajoute sa propre description de Louis traversant le désert

nubien "in a coarse white linen shirt and trousers, his brown woollen *thabout*, a white cap on his shaven head tied around with a cheap cloth in lieu of a turban, and sandals on his bare feet--the peasant's dress in which he was to arrive, ragged and destitute, some months later in Arabia." (Sim 218-19)

150. Cité par Sim, p. 198.

151. Ses amis le lui recommandèrent; voyez Sim, p. 218. Dans le récit qu'il fait de ses entretiens avec Mehemet Ali et certains notables du Hedjaz -- entretiens qui devaient assurer aux Arabes que celui que l'on connaissait comme Cheik Ibrahim était véritablement Musulman, donc admissible au pèlerinage de La Mecque -- Burckhardt rapporte que le cadî de La Mecque, lorsqu'il sut que Burckhardt voulait accomplir le *hadj*, "observed jocosely, 'it is not the beard alone which proves a man to be a true Moslem.'" (*Travels in Arabia*, [Londres: Henry Colburn, 1929; réédition Beirut: Librairie du Liban, 1972], p. 71) L'amusement du cadî indique qu'il pense beaucoup plus au signe de la circoncision qu'à une connaissance approfondie du Koran. Si Louis avait quelque chose à cacher de ce côté-là, il n'aurait sans doute pas été aussi tranquille et sûr de lui qu'il l'a en effet été non seulement au cours de ces entrevues, mais pendant la période prolongée où il se savait espionné par Bosari, le médecin de Mehemet Ali, chez qui il était logé.

152. Sim rapporte (p. 52) que les descendants de Burckhardt sont convaincus qu'il ne se convertit pas réellement et qu'il demeura Chrétien.

153. Le rapport de Salt se trouve dans Leake, pp. lxxxvii-lxxxix. "'Give my love to my friends' (enumerating several persons with whom he was living upon terms of intimacy in Cairo). Write to Mr. Barker.' -- (He then paused, and seemed troubled, and at length with great exertion said,) 'Let Mr. Hamilton acquaint my mother with my death, and say that my last thoughts have been with her.' (This subject he had evidently kept back, as not trusting himself with the mention of it until the last)."

154. Lettre du 2.9.1815, Leake, p. lxiii.

155. *Travels in Nubia*, p. 241.

156. Ibid., p. 221.

157. *Travels in Arabia*, p. 376.

158. Lettre à ses parents du 26.12.1812, *Scheik Ibrahim*, p. 144.

159. *Travels in Arabia*, p. 275.

160. *Travels in Arabia*, p. 375.

161. Lettre à ses parents, 26.12.1812, *Scheik Ibrahim*, p. 144.

162. Lettre à ses parents du 15.1.1811, *Scheik Ibrahim*, pp. 125, 127.

163. Lettre à William Hamilton, Secrétaire de la African Society, datée du Caire, 15.10.1816, Leake, p. lxxi.

164. Constant reprend et développe ici une idée déjà énoncée par Montesquieu dans ses *Considérations sur la Grandeur et la décadence des Romains*.

165. *Notes on the Bedouins and Wahabys* (Londres: Henry Colburn and Richard Bentley, 1831), vol. 1, pp. 157-58.

166. Ibid., pp. 71-72.

167. Lettres à William Hamilton, 8.2.1816, 18.4.1816, Leake, pp. lxx, lxxvi.
168. *Notes on the Bedouins*, vol. 1, pp. 99, 281-82.
169. *Ibid.*, vol. 1, pp. 115-17, 284-85.
170. *Ibid.*, vol. 1, pp. 286-87.
171. *Ibid.*, vol. 1, p. 213.
172. *Ibid.*, vol. 1, pp. 359-62; voyez également l'antithèse développée entre Bédouins et Turcs ou Osmanlis (vol. 1, pp. 183-85).
173. Lettre à ses parents, 1.7.1810, *Scheik Ibrahim*, p. 121.
174. *Notes on the Bedouins*, vol. 2, p. 95.
175. *Ibid.*, vol. 1, p. 102.
176. *Ibid.*, vol. 1, p. 103.
177. Vol. 2, pp. 93-357.
178. *Ibid.*, vol. 2., p. 96; sur Ibn Saud, vol. 2, p. 103.
179. *Arabic Proverbs, or The Manners and Customs of the Modern Egyptians, illustrated from their proverbial sayings current at Cairo*, translated and explained by the late John Lewis Burckhardt. Introduction by C.E. Bosworth (Londres: Curzon Press, 1984; réimpression de l'édition originale de 1830, préparée après la mort de Burckhardt par Sir William Ousley), p. iv.
180. *Ibid.*, Translator's Preface, p. v.
181. *Arabic Proverbs*, p. 122.
182. *Ibid.*, p. 56.
183. Introduction, p. v; par exemple no. 15, 75, 93, 117, 137, 167, 435, 475, 496, 671, 691, 692, 719.
184. Translator's Preface, p. vi; voyez aussi no. 129, 198, 209, 534, 654, et le commentaire qui accompagne no. 146: "This proverb owes its origin to a story resembling one which La Fontaine has related...It may here be remarked that many facetious stories long current in Europe, are of Arabian origin." (pp. 46-47)
185. *Ibid.*, Translator's Preface, p. v.
186. *Ibid.*, p. 6.
187. *Ibid.*, p. vi.
188. Par exemple, no. 471.
189. No. 495.

190. No. 422, p. 138.

191. Ibid., pp. 9, 119.

192. Proverbe 507, p.183.

193. Proverbe 748, pp. 265-66.

194. *Scheik Ibrahim*, p. 134.

195. *Scheik Ibrahim*, p. 162. Il est frappant que le même thème se rencontre dans le Voyage en Grèce de Bachofen, où il est également question de rapprocher les événements divers qui ont marqué le même jour à différentes époques de la vie du voyageur, afin d'en tirer une leçon concernant la Providence et l'éducation de l'homme. Quant à Burckhardt, ce qui le distingue à la fois des optimistes ou champions du "moderne" de son époque et des pessimistes, qui en appellent à une révolution radicale pour sortir du monde tel qu'il est, c'est sa croyance à une Providence qui, tout inscrutable qu'elle est, défend de désespérer du retour d'une époque meilleure après que les temps de décadence se seront révolus.

196. *Notes on the Bedouins*, vol. 1, pp. 184-85.

197. Ibid., vol. 1, pp. 246-47.

198. *Travels in Arabia*, p. 78. "Essaye de calmer votre douleur dans la soumission à l'inaltérable destin," écrit Burckhardt à sa belle-soeur au moment de la mort de son frère aîné, Johann. (*Scheik Ibrahim*, pp. 53-54)

199. Lettre du 20.6.1816, *Scheik Ibrahim*, p. 166.

200. Par exemple, *Scheik Ibrahim*, p. 127 (15.1.1811).

201. *Scheik Ibrahim*, p. 125 (15.1.1811).

202. Ibid., p. 146 (25.10.1813).

203. "Le pacha a vendu à peu près 1,200,000 centner de blé, fèves, lentilles, orge, etc. etc. Il y a deux mois 250 bateaux sont arrivés au port d'Alexandrie. Les marchands du Caire et d'Alexandrie se sont tous enrichis grâce aux seules commissions. Ne pense pas, à cause de cela, venir en Egypte. Ce commerce est très incertain et sujet à toutes sortes de dangers et d'accidents. Il y a trois ans, la moitié des marchands étaient tout près de la banqueroute." (A Gédéon, 23.3.1817, *Scheik Ibrahim*, p. 179)

204. Lettre à sa mère, du Caire, 4.10.1816, *Scheik Ibrahim*, p. 173.

205. Lettre du Caire, 6.7.1817, *Scheik Ibrahim*, p. 185.

206. Lettre du 1.10.1812. citée dans Ian Bruce, ed. *The Nun of Lebanon: The Love Affair of Lady Hester Stanhope and Michael Bruce: Their Newly Discovered Letters* (Londres: Collins, 1951), pp. 159-61. Il lui arrive même, dans ses lettres à ses parents, de soutenir le mérite des voyages comme moyen de rétablir la santé morale. (lettres du 3.1.1816, 22.12.1816, *Scheik Ibrahim*, pp. 162, 178)

207. *Travels in Nubia*, p. 350.

208. Leake, p. xc.

209. "...das einzig mögliche Mittel ist, Euch in Ehren widerzusehen und zu beweisen, dass ich lange genug büßen und entbehren könnte, um zu hoffen, man werde mich wieder mit Vertrauen aufnehmen." (Lettre du 1.5.1808, *Scheik Ibrahim*, p. 104)
210. Lettre du 6.7.1817, *Scheik Ibrahim*, p. 184.
211. A William Hamilton, 25.6.1815, Leake, p. lx.
212. Lettre du 23.3.1817, Leake, p. lxxx.
213. Lettre du 20.7.1815, Leake, p. lxii.
214. Lettre du 1.7.1816, Leake, p. lxix.
215. Leake, p. lxxxviii.
216. Leake, p. lxxxix.
217. Lettre du 20.6.1816, *Scheik Ibrahim*, p. 168.
218. Lettre à ses parents du 15.1.1811, *Scheik Ibrahim*, pp. 125, 127.
219. Esslin, art. cit., note 10, pp. 246-47.
220. Max Frisch, *Santa Cruz*, 4. Akt (*Gesammelte Werke: Jubiläumsausgabe* [Frankfurt a.M.: Suhrkamp, 1976, 1986], vol. 2, p. 50); 3. Akt (p. 42); 1. Akt (p. 22).